# LE COURRIER DE L'OUEST



VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 24 MAI 1906









# A Travers le Monde

## LE DIFFERENT ANGLO-TURC

D'après des informations provenant *de sources indigènes* qui seraient en *rapport* étroit avec le haut commissaire de Turquie, la porte réclame le droit d'établir des postes militaires dans toute la péninsule de Sinaï dans laquelle elle comprend le territoire situé *au nord* de la ligne Akaba-Suez et au sud de la *ligne* El Arish-Suez.

Dans certains milieux on dément les bruits d'après lesquels le gouvernement turc aurait annoncé son intention de faire construire des forts de chemin de fer entre Akabah et Suez.

Toutefois si l'on cédait la région susdite, la construction des forts ne serait vraisemblablement qu'une question de temps. Il se peut que les réclamations ottomanes soient un bluff *ayant pour but d'empêcher que l'Egypte* exige l'évacuation de Tabah et de Gatah.

## LA CRISE DE LA TRIPLICE

Par suite de l'attitude du Kaiser Guillaume II la triple alliance fait *l'objet de toutes* les *conversations en* Italie, et elle est loin d'être en faveur auprès des diverses classes de la société, seul le gouvernement paraît désirer ne rien changer dans son attitude vis à-vis de l'Allemagne.

*L'envoi fait par Guillaume II*, d'une décoration accompagnée d'une longue dépêche de félicitations contenant un blâme tacite pour l'Italie et aussi l'étrange idée qu'a eu l'Empereur de ne manifester sa sympathie à l'Italie *au sujet de l'éruption du* Vésuve que *longtemps après toutes* les autres puissances, et après seulement que la presse eût commenté cette abstention, n'a pas peu contribué à créer un courant anti germanique en Italie.

Voici d'ailleurs les impressions d'un journaliste français envoyé spécialement à Rome :

*C'est en vain que les organes* les plus modérés exposent avec une bonne foi suspecte que Guillaume peut féliciter l'Autriche de son attitude à Algériras, sans expressément blamer l'Italie de la ligne de conduite qu'elle *a cru devoir tenir.* Il ne fait de doute pour personne que l'œuvre de M. Visconti Venosta est condamné par le chef de la triplice et que le mot de la trahison, que l'on rencontre à chaque ligne des correspondances allemandes *ne s'y trouverait* point si le gouvernement lui-même n'avait donné le mot d'ordre à la presse, plus ou moins officielle. C'est ainsi que l'on explique à Rome l'animosité soudaine des confrères de Berlin.

Enfin dans le concert de condoléances auquel toutes les capitales de l'Europe *ont apporté* leur *note* émue, il n'est qu'une puissance qui se soit tue, qui ait ignoré le Vésuve, son éruption et les désastres du pays napolitain, et cette puissance c'est précisément l'alliée, c'est l'Allemagne ! *La situation est si grave que* l'ambassadeur Sauza a du avancer l'époque habituelle de son congé pour venir de Berlin à Rome exposer au ministre des affaires étrangères et au président du conseil la nouvelle situation créée à l'Italie *dans la triplice par* les incidents qui ont suivi la conférence d'Algésiras.

C'est vous dire que les polémiques dans la presse italienne ont repris avec une force exceptionnelle relativement au programme de politique étrangère du *nouveau ministère*, tandis qu'à la *Consulta on ne se cache pas pour rejeter* la responsabilité de l'état de choses actuel et les difficultés probables sur le ministère précèdent qui avait nommé M. Visconti-Venosta délégué de l'Italie à Algésiras. Il résulte de là *pour un esprit impartial deux courants d'opinion* : l'un populaire et irrédentiste, qui voudrait l'entente plus intime avec la France et l'Angleterre ; l'autre qui subit le rapprochement franco-italien et l'accepte *même dans la mesure des avantages* matériels que l'Italie en a retirés, mais qui regrette que ce rapprochement n'ait pu se faire sans être interprété en Allemagne comme un prodrome de la rupture définitive.

*Il faut bien que l'on sache*, en France que le *gouvernement partage* cette seconde manière de voir et que, tout en nous conservant ses sympathies officielles il s'emploira à réagir contre l'impulsion populaire francophile, qui a débordé la politique étrangère du *précédent cabinet*. *Cette attitude de* prudence du gouvernement ne doit pas être, toutefois, considérée par les Français avec méfiance. Bien au contraire ! Il ne faut pas oublier que toute la politique étrangère italienne *est dominée à nouveau par* la préoccupation de la question d'Autriche, d'autant plus dangereuse qu'on ne saurait dire où elle commence et où elle finit. Dans ces conditions, une rupture définitive de l'Italie et de l'Allemagne *pourrait avoir des* conséquences qui ne *nous laisseraient* point indifférents.

Les amis du ministère n'hésitent point, à ce propos, à déclarer que le statu quo est fort utile à la paix de l'Europe, et que l'Italie, non seule*ment n'aura rien à craindre* de l'Autriche tant qu'elle restera l'alliée de l'Allemagne, mais encore qu'elle ne pourra jamais mieux servir la France qu'au cœur même de la triplice.

N'avons-nous point l'exemple d'Algésiras ? *Si l'Italie avait été isolée*, la parole de M. Visconti-Venosta aurait-elle eu un pareil poids ? Aussi les gouvernementaux affirment-ils que l'Italie ne doit sous aucun preétexte, se séparer de l'Allemagne.

## Opinion de la presse italienne

Du Secolo : Guillaume va jusqu'à *considérer* les Italiens comme des vassaux. *Cependant*, les Italiens *savent* distinguer l'empereur de la pensée Allemande, mais n'ont pas grande estime pour l'empereur, qui, monté trop jeune sur le trône, à la suite de la *mort de son sage père* crut refaire l'ancien *empire maitre du monde* connu.

Les penseurs allemands devraient montrer à Guillaume que son attitude n'est qu'une parodie et qu'il n'est pas plus le maître du monde que ne le fut le vieux *Barberousse*, que les Lombards coalisés ont heuse-ment rejeté au delà des Alpes. L'histoire nous montre qu'il n'y eut jamais d'empereur maitre du monde. Seuls les Romains se sont *approchés* de cet idéal et sont tombés impuissants à réaliser ce rêve des poètes, à commencer par Virgile. Les empereurs allemands n'ont jamais réussi à n'être les maitres que d'une partie de l'Allemagne et de quelques provin*ces italiennes*, dont ils ont toujours été chassés.

Suivant le Secolo, *les ministres italiens* se sont abaissés devant Guillaume; mais le peuple italien a toujours opposé une invincible antipathie à la triplice, et il est heureux aujourd'hui de la voir morte d'elle-même car les *alliances contre nature* ne durent pas et se brisent.

Le Secolo fait la critique de Guillaume qui touche à tout, mais ne réussit à rien ni comme peintre, ni comme musicien, ni comme prédicateur, ni enfin comme diplomate dans ses efforts *pour* brouiller la France et l'Italie et pour obtenir la tutelle du Maroc.

## La politique du Kaiser jugée par les Etats-Unis.

Le *New York Times*, commentant la nouvelle d'une entente à la fois probable et prochaine entre la Russie et l'Angleterre dit qu'une pareille entente, *qui pourrait conduire* à une alliance future de la France avec l'Angleterre et la Russie sera un des résultats de la dépêche que le Kaiser a cru bon d'adresser au comte Goluchousky : " Cette dépêche, dit ce journal est *offensante* pour la France et peu flatteuse pour l'Autriche-*Hongrie* ; elle constitue de plus un affront pour l'Italie et un aveu cynique du manque de sincérité des professions de foi pacifique que le Kaiser faisait à Algésiras.

Le journal explique en terminant qu'une *alliance* de la France avec la Russie et *l'Angleterre* ne *pourrait* tendre qu'au maintien de la paix.

Le *New York Sun* déclare ouvertement que les Etats Unis considèrent le Kaiser comme une menace pour la paix du monde.

La politique de l'Allemagne en *Chine*, le désir avoué du parti colonial allemand d'acquérir un pied à terre dans le Nouveau Monde motivent cette opinion et personne, dit ce journal, ne peut affirmer que nous n'avions pas raison de nous méfier de la politique du Kaiser. C'est pourquoi, continue le *grand* journal new-yorkais, *nous* avons vu avec satisfaction une entente cordiale s'établir entre la France et l'Angleterre, pendant que l'Italie montrait des dispositons croissantes à considérer la triple alliance comme *lettre morte* et à se *ranger* du côté de la République-française.

## LE CANAL DE PANAMA.

Un télégramme de Washington à l'*Evening Post* annonce que le président montre quelque impatience au *sujet du retard apporté par* le congrès à adopter les mesures nécessaires pour faire avancer rapidement les travaux de construction du canal de Panama, M. Roosevelt préparerait actuelle-un message spécial qu'il enverrait sous peu au Congrès message *dans* lequel le président demanderait qu'une décision immédiate fut prise. M. Roosevelt expliquerait aussi les raisons pour lesquelles, selon lui, le retard apporté par le Congrès est nuisible à la politique des Etats Unis dans l'isthme.

## LES ALLEMANTS EN TRIPOLITAINE

La nouvelle de l'arrivée prochaine d'une importante mission politique et scientifique venant de l'Allemagne provoque une émotion considérable dans les cercles européens aussi bien que dans les milieux turcs. Cette expédition est autorisée a traverser toute la Tripolitaine. Elle cherchera à pousser au travers du désert jusqu'au lac Tchad.

La tripolitaine est actuellement un foyer d'intrigues européens. L'Italie y cherche une concession pour construire un port : l'Allemagne n'ayant pas eu tout le succès qu'elle espérait à Algésiras porte maintenant son attention sur ce pays, où son influence va croissant. Le bruit court même que l'empereur Guillaume aurait l'intention de le Visiter.

Les turcs regardent d'un œil peu favorable l'influence italienne, et les Arables n'aiment pas les Turcs malgré les liens d'une religion commune. La Turquie pour maintenir son action sur les tribus musulmanes de l'intérieur de l'Afrique est décidée à conserver coûte que coûte sa situation dans la Tripolitaine et à faire son possible pour empêcher que ce pays ne devienne un nouveau Maroc ou qu'il ne tombe entre les mains d'une puissance européenne.

## Au Vézuéla

Un télégramme de Willemstad (Curaçao) au *Hérald* annonce qu'une grande sensation a été causée à Caracas par la nouvelle que tous les favoris de Castro qui sont connus sous le surnom de " ceux qui s'enrichissent vite " sont partis où ont retenu des cabines à bord des prochains navires en partance pour l'Europe.

Le bruit court qu'il se pourrait que Castro accompagnât ses amis en Europe. L'exode a commencé par le départ du docteur Torres Cardenas, secrétaire général du gouvernement, et de M. Coras, l'homme de confiance de Castro, qui se sont embarqués pour New-York. MM. J. A. Velutini, second vice-péridant de la République ; J. C. de Castro, ministre des finances ; Tello Mendoza, gouverneur du district fédéral de Caracas et d'autres personnages doivent partir sous peu pour l'Europe. Tous prétendent qu'ils ont à l'étranger pour se reposer et se distraire. Mais la vérité est qu'ils craignent que M. Gomez ne fasse un large emprunt public, laissant à ceux que les monopoles ont récemment enrichis en causant la ruine de certaines personnes le choix entre contribuer à cet emprunt ou aller en prison.

Castro s'est retiré à Los Tecques pour des raisons de santé dit-on. A Caracas, l'atmosphère a complètement changé, le Vénézuéla ne comprenant pas les raisons de la retraite temporaire de Castro qui donne lieu à de nombreuses supposirions.

Castro a quitté Caracas comme un simple citoyen sans aucune suite : sa femme est partie pour une autre destination.

M. Gomez n'ayant pas nommé un nouveau cabinet, les membres de l'ancien ministère ont gardé leurs portefeuilles.

## France

Les Elections Législatives.

Contrairement à toutes les prévisions le parti ministériel ou sépariste, sort victorieux des élections. Les nationalistes ont été repoussés dans la plupart des circonscriptions. M. Deroulède et le colonel Marchand sont en ballotage. Les détails circonstanciés manquent, mais cependant on peut estimer que la majorité ministérielle a gagné au munimum trente sièges.

## Excellente Perspective.

La pluie de la semaine dernière a fait un bien immense à la terre. De partout viennent les rapports les plus satisfaisants au sujet des récoltes.

Les semences sont terminées à peu près partout et en plusieurs endroits le grain commence à lever.

La prochaine récolte s'annonce abondante et nos cultivateurs sont tous satisfaits.



32

*Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "*

# LE BOSSU

—OU—

## LE PETIT PARISIEN

(Suite)

—Monseigneur m'avait donné deux commissions, reprit-il, et d'une ! j'arrive à l'autre. Je m'étais dit en quittant Passepoil : " Cocardasse, ma caillou, réponds avec franchise : où trouve-t-on les cadavres ? Le long de l'eau. " Va bien ! Avant de chercher mes deux bagasses, j'avais fait un petit tour de promenade le long de la Seine. Il faut être matinal le soleil était déjà sur le Châtelet ; rien au bord de la Seine, eh donc ! la rivière ne charriait que des bouchons ! Caramba ! nous avions manqué le coche. Ce n'était pas tout à faire de ma faute : mais c'est égal, capédédiou ! je me suis dit comme cela : " Cocardasse, mon névoux, tu périrais de honte, si tu revenais vers ton illustre maître comme oune pigeoun, sans avoir rempli ses petites instructions. " Va bene ! " Quand on a le fil, les ressources elles ne manquent pas, non ! " j'ai passé le le Pont-Neuf, tout en me promenant les mains derrière de dos, et j'ai dit : " Troun de l'air ! que la statue d'Henri IV elle fait bien là où elle est ! " j'ai monté le faubourg Saint-Jacques. Hé ! Passepoil ?

— Cocardasse ? répondit le Normand.

—Autrement, te souviens-tu de c'ta petit couquin de Provençal, le rousseau Massabiou, de la Cannebière, qui tirait les manteaux au tournant Notre-Dame ?

—Oui, il a été pendu ?

—Non pas, vivadiou ! joli garçon, bon cœur ! Massabiou il gagne sa vie à vendre aux chirurgiens de la chair fraîche.

—Passez, dit Gonzague.

—Eh donc ! monseigneur, il n'y a pas de sot métier ; mais, si j'abuse des instants de monseigneur, sandiéou ! me voilà muet comme un brochet !

– Arrivez au fait, ordonna le prince.

—Le fait, c'est que j'ai rencontré le petit Massabiou qui descendaient le faubourg vers la rue des Mathurins. " Adieu, Massabiou, petit ! que j'ai dit. – Adieu, Cocardasse, qu'il a fait. – La santé, clampin ? — Tout doucement, gredin, et toi ? — Tout doucement. Et d'où viens-tu, ma caillou ? –De l'hôpital là-bas, porter de la marchandise... "

Cocardasse fit une pause. Gonzague s'était retourné vers lui. Chacun écoutait avidement. Passepoil avait envie de fléchir les genoux pour adorer un petit peu son noble ami.

—Vous entendrez, reprit Cocardasse, sûr désormais de son effet. La couquinasse revenait de l'hôpital, et il avait encore son grand sac sur l'épaule. " Va bien, mon bon ! " j'ai dit. Et, pendant que massabiou descendait, moi, j'ai continué de monter jusqu'au Val-de-Grâce...

– Et là, interrompit Gonzague, qu'as-tu trouvé ?

—J'ai trouvé maître Jean Petit, le chirurgien du roi, qui disséquait, pour l'instruction de ses élèves, le cadavre vendu par c'ta polissoun de Massabiou...

—Et tu l'as vu ?

—De mes deux yeux, sandiéou !

—Lagardère ?

—Oui, bien. As pas pur ! en propre original, ses cheveux blonds, sa taille, sa figure. Le scalpel était dedans. Mais le coup de couteau ! reprit-il en montrant son épaule d'un geste terrible de cynisme, parce qu'il voyait le doute assombrir le visage ; le coup ! Pour nous autres, les blessures sont aussi reconnaissables que les visages.

—C'est vrai, dit Gonzague.

On n'attendait que ce mot. Un long murmure de joie s'éleva parmi les courtisans.

—Il est bien mort ! bien mort !

Gonzague lui-même poussa un long soupir de soulagement, et répéta.

—Bien mort !

Il jeta sa bourse à Cocardasse, qui fut entouré, interrogé, félicité.

—Voilà qui va donner du montant au champagne, s'écria Oriol ! tiens, brave, prends ceci.

Et chacun voulut faire quelque largesse au héros Cocardasse. Celui-ci, malgré sa fierté, prenait de toute main. Un valet descendit les degrés du perron. Le jour était déjà bas. Le valet tenait un flambeau d'une main, de l'autre un plat d'argent sur lequel il y avait une lettre.

—Pour monseigneur, dit le valet.

Les courtisans s'écartèrent. Gonzague prit la lettre et l'ouvrit. On vit son visage changer, puis se remettre aussitôt. Il jeta sur Cocardasse un regard perçant. Frère Passepoil eut la chair de poule.

—Viens çà ! dit Gonzague au spadassin.

Cocardasse s'avança aussitôt.

—Sais-tu lire ? demanda le prince, qui avait aux lèvres un sourir amer.

Et, pendant que Cocardasse épelait :

—Messieurs, reprit Gonzague, voici des nouvelles toutes fraîches.

—Des nouvelles du mort ? s'écria Navailles. Abondance de bien ne nuit pas.

—Que dit le défunt ? demanda Oriol, transformé en esprit fort.

– Ecoutez, vous allez le savoir. Lis tout haut toi, prévôt !

On fit cercle. Cocardasse n'était pas un homme très-lettré ; mais il savait lire, en y mettant le temps. Néanmoins, en cette circonstance, il lui fallut l'aide de frère Passepoil, qui n'était pas beaucoup plus savant que lui.

—Accousta, mon bon ! dit-il ; j'ai la vue trouble.

Passepoil s'approcha et jeta les yeux sur la lettre à son tour. Il rougit ; mais, en vérité, on eût dit que c'était de plaisir. On eût dit également que Cocardasse junior avait grand'peine à s'empêcher de rire. Ce fut l'affaire d'un instant. Leurs coudes se rencontrèrent. Ils s'étaient compris.

—Voilà une histoire ! s'écria le candide Passepoil.

—As pas pur ! il faut le voir pour le croire ! répondit le Gascon, qui prit un air consterné.

—Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? cria t-on de toutes parts.

—Lis, Passepoil, la voix elle me manque. Eh donc ! j'appelle cela un miracle !

—Lis, Cocardasse, j'en ai la chair de poule !

Gonzague frappa du pied. Cocardasse se redressa et dit au domestique :

—Eclaire, maraud !

Quand il eut le flambeau à portée, il lut d'une voix haute et distincte :

" Monsieur le prince, pour régler d'une fois nos comptes divers, je m'invite à votre souper de ce soir. Je serai chez vous à neuf heures. "

—La signature ? s'écrièrent dix voix en même temps.

Cocardasse acheva ;

" Chevalier Henri de Lagardère ! "

Chacun répéta ce nom, qui désormais était un épouvantail.

Un grand silence se fit. Dans l'enveloppe qui avait contenu la lettre, un objet se trouvait. Gonzague l'avait pris. Personne n'en avait pu reconnaître la nature. C'était un gant. C'était le gant que Lagardère avait arraché à Gonzague chez M. le régent. Gonzague le serra. Il reprit la lettre des mains de Cocardasse. Peyrolles voulut lui parler ; il le repoussa.

—Eh bien, fit-il en s'adressant aux deux braves, que dites-vous de cela ?

—Je dis, répliqua doucement Passepoil, que l'homme est sujet à faire erreur. J'ai rapporté fidèlement la vérité. D'ailleurs, ce pourpoint est un témoignage irrécusable.

–Mais cette lettre, la récusez-vous ?

—As pas pur ! s'écria Cocardasse, moi, je dis que ton couquin de Massabiou peut certifier si je l'ai rencontré dans la rue Saint-Jacques. Qu'on le fasse venir ! Maître Jean petit est-il chirurgien du roi, oui ou non ? J'ai vu le corps, j'ai reconnu la blessure...

– Mais cette lettre ? fit Gonzague, dont les sourcils se froncèrent.

–Il y a longtemps que ces drôles vous trompent, murmura Peyrolles à son oreille.

Les courtisans de Gonzague s'agitaient et chuchottaient.

—Ceci passe les bornes, disait le gros petit traitant Oriol ; cet homme est un sorcier.

- C'est le diable ! s'écria Navailles.

Cocardasse dit tout bas, contenant la fièvre qui lui faisait battre le cœur.

– C'est un homme, capédédiou ! pas vrai, mon bon ?

—C'est Lagardère !

—Messieurs, reprit Gonzague d'une voix légèrement altérée, il y a là-dessous quelque chose d'incompréhensible ; nous sommes trahis par ces hommes, sans doute...

—Ah ! monseigneur ! protestèrent à la fois Cocardasse et Passepoil.

—Silence ! Le défi qu'on m'envoie, je l'accepte.

— Bravo ! fit Navailles faiblement.

—Bravo, bravo, répétèrent les autres à contre-cœur.

—Si monseigneur me permet un conseil, dit Peyrolles, au lieu du souper projeté...

—On soupera, de par le ciel, interrompit Gonzague, qui releva la tête.

—Alors, insista Peyrolles, portes closes, à tout le moins.

— Portes ouvertes, portes grandes ouvertes.

—A la bonne heure, dit encore Navailles.

Il y avait là de vigoureuses lames : Navailles lui-même, Nocé, Choisy, Gironne et Montaubert et d'autres. Les financier étaient l'exception.

—Vous portez tous l'épée, messieurs, reprit Gonzague.

—Nous aussi, murmura Cocardasse en clignant de l'œil à l'adresse de Passepoil.

—Saurez-vous vous en servir à l'occasion ? demanda le prince.

—Si cet homme vient seul...commença Navailles sans prendre souci de cacher sa répugnance.

—Monseigneur, monseigneur, dit Peyrolles, ceci est affaire a Gaulthier Gendry et à ses cousins.

Gonzague regardait ses affidés, les sourcils froncés et les lèvres tremblantes.

—Sur ma vie, s'écria-t-il au-dedans de lui-même, ils y viendront. Je les veux esclaves, ou la sainte-barbe sautera.

—Fais comme moi, dit tout bas Cocardasse junior à Passepoil, c'est le moment.

Ils s'avancèrent tous deux, solennellement drapés dans leurs manteaux de bravaches, et vinrent se camper au-devant de Gonzague.

—Monseigneur, dit Cocardasse, trente ans d'une conduite honorable, je dirai même avantageuse, militent en faveur de deux braves que les apparences semblent accuser. Ce n'est pas en un seul jour qu'on ternit ainsi le lustre de toute une existence. Regardez-nous. l'Etre suprême il a mis sur chaque visage le signe de la fidélité ou de la félonie. Regardez-nous corpodibac, et regardez M. de Peyrolles, notre accusateur.

Il était superbe, ce Cocardasse junior, en disant cela. Son accent provençal-gascon prêtait je ne sais quel saveur à ces paroles choisies. Quant à frère Passepoil, il était toujours bien beau de modestie et de candeur. Ce malheureux Peyrolles semblait fait tout exprès pour servir de point de comparaison. Depuis vingt-quatre heures, sa pâleur chronique tournait au vert-de-gris. C'était le type parfait de ces audacieux poltrons qui

# Coin Féminin

## A nos Lectrices.

NOUS avons le plaisir d'annoncer à nos Lectrices que le COURRIER DE L'OUEST, toujours désireux de leur être agréable, publiera tous les quinze jours un article : **La Coupe chez soi**, accompagné d'une planche explicative.

Il nous semble inutile de faire ressortir l'avantage que trouveront dans cette innovation, nos lectrices ; surtout si nous ajoutons que le patron découpé, grandeur naturelle, sera adressé contre une modique somme à qui nous en fera la demande.

Nous espérons que nos lectrices apprécieront ces cours de coupe,et viendront à nous de plus en plus nombreuses, nous permettant ainsi de faire d'autres sacrifices pour améliorer encore ce " COIN FÉMININ " qui a trouvé chez-elles un accueil si sympathique.

## CHRONIQUE.

### L'HYGIÈNE ET LA BEAUTÉ.

Il arrive souvent que faute d'espace on ne puisse installer un cabinet de toilette. On est donc obligé de placer les meubles de toilette dans la chambre à coucher.

Si cette dernière est grande et suffisamment ventilé, la chose n'a pas grand inconvénient, à la condition, toutefois, d'observer rigoureusement les règles de l'hygiène.

En ce qui concerne les ustensiles de toilette la plus importante est l'observance d'une rigoureuse propreté. Le soleil est le grand désinfectant par excellence. Chaque matin après avoir rincé et essuyé les cuvettes, seaux et broes, on les exposera à l'action purifiante du soleil, et s'il n'y a pas de soleil, on brossera l'intérieur des récipients avec du marc de café chaud et on les laissera à l'air pendant une heure.

Un accumulateur de microbes, à qui l'hygiène fait une guerre sans merci, est l'éponge ; beaucoup de personnes se plaignent de boutons au visage, d'inflammation qu'elles ne connaitraient pas si elles se servaient de la serviette. Si l'on préfère, cependant, son usage on aura soin de la rincer plusieurs fois dans l'eau très propre aiguisée de jus de citron. Souvent, les " bobos " qui font souffrir et défigurent les bébés n'ont d'autre source que la malpropreté de l'éponge, où, que la mère, trop pressée, débarbouille deux ou trois frimousses sans laver l'éponge.

Les brosses à ongles et à dents réclament aussi des soins attentifs. Généralement la brosse à dents se trouve exposée à l'air libre sur le meuble de toilette : c'est là une fâcheuse habitude ; la brosse reçoit ainsi et rétient dans ses crins les germes animés en suspension dans l'atmosphère, et tous dentifrices ne sont sas assez énergiques pour les détruire instantanément, lorsqu'on plongé la brosse dans le verre.

Dans une chambre d'amis on ne mettra sur la table de toilette ni brosses à dents, ni peignes : ces objets sont trop intimes pour que deux personnes se servent des mêmes.

Disons quelques mots, maintenant, du meuble lui-même.

Il lui est permis d'être simple, sans recherche de sculpture, sans garniture de dentelles ou de broderie, mais il lui est défendu d'être couvert de poussière, revêtu de lingerie douteuse.

Une simple table de bois blanc, moins encore, une caisse de hauteur convenable remplira cette office et ne sera pas déplacée dans une chambre élégante, si on l'habille suivant ces indications.

Choisissez de la mousseline écrue, ou de la percale pompadour assortie à la tenture et à l'ameublement de la chambre,et confectionnez un rideau de la hauteur de votre table. Garnissez ce rideau, dans le bas, d'un volant peu foncé dont vous cacherez la monture par un ruché rapporté.

Posez sur la table une toile cirée, que vous fixerez par des clous puis un napperon aussi élégant que vous le voudrez, mais assujetti de façon à pouvoir être changé au moins une fois par semaine.

Avant de clouer le rideau, vous l'avez froncé ou plissé sur un lacet, et en le clouant, vous avez soin de répartir bien également les fronces.

Autour de la table, vous clouerez de même une bande droit fil, ayant à peu près le quart de la hauteur totale du rideau ; cette bande va faire une petite draperie en dents arrondies. Pour cela, il suffit de partager la bande en autant de parties que l'on veut de dents, et de froncer chaque séparation. Sur l'arrêt des fronces on coud un noeud de ruban assorti, et pour cacher la monture on fixe une petite ruche de même ruban tout autour de la table.

Les rayons sur lesquels se posent brosses, nécessaires, etc, sont formés par trois petites planchettes, à droite, recouvertes de toile cirée et volantée comme la table ; on les fixe au mur par des clous, où elles sont supportées par de petites consoles en bois ; on mettra deux étagères, seulement, à gauche.

On complètera l'aspect coquet de ce petit meuble, par un miroir à cadre de mousseline bouillonné. On découpera un cadre de carton aux dimensions du cadre de bois de la glace ; on colle sur ce cadre de carton de la satinette et, l'on bouillonne dessus de la mousseline. Quatre liens, se croissent derrière le miroir pour maintenir ce nouveau cadre.

***

Les petites pores dont la peau est criblée, sont des ouvertures par lesquelles l'épiderme aspire l'air extérieur et sécrète, avec un liquide fourni par des glandes spéciales, tous les poisons de l'organisme.

Connaissant ce rôle de la peau, on onçoit dès lors comment sa surface est constamment chargée de sécrétions invisibles, mais existantes. L'hygiène de la toilette consiste à l'en débarrasser quotidiennement, et doit être objet d'une méticuleuse attention.

Lorsqu'on aborde ce sujet, toujours se pose ce point d'interrogation : pour la santé et la fraicheur du teint, vaut-il mieux se laver à l'eau froide ou à l'eau chaude ?

Contre l'eau chaude le premier préjugé est qu'il faut s'habituer à la dure, ne pas prendre trop de soin de soi-même, etc., et ces spartiates proclament les vertus de l'eau froide.

Sans prêcher le sybaritisme, il est permis de constater que la couperose est le résultat de ces ablutions froides, surtout si on les pratique en hiver. A ce contact glacé, le calibre des fibres capillaires où courent le sang qui colore notre teint, se rétréci et chasse vivement ce sang, lequel, une fois ce mouvement de recul opéré, fait réaction avec violence et amène la rupture des vaisseaux rétréeis.

L'eau chaude c'est-à-dire tiède, car il ne faut rien exagérer, est tout indiquée, en hiver surtout, pour combattre, par un effet de dilatation, la contraction déjà produite par le froid.

Mais si l'eau chaude est indispensable à la propreté de la peau qu'elle déterge, l'eau froide est bien nécessaire à la santé générale.

Les anciens Grecs et Romains, dont la constitution semblait défier la vieillesse, avait pour cette régénération constante, deux auxiliaires puissants : puissants : la sudation et l'hydrothérapie.

A Sparte, on exerçait les jeunes gens à des courses forcées ; puis, lorsqu'ils étaient couverts de sueur, ils se jetaient dans l'Erotas.

Le tub ou ablutions générales et quotidiennes à l'eau froide est à la portée de tous et tous peuvent y trouver la santé, la vigueur et la diminution de l'embonpoint, ce démolisseur de la ligne.

***

L'usage constant de la poudre de riz et des eaux de toilette à base d'alcool amène, irrémédiablement, en altérant l'épiderme, la disparition de la fraicheur du visage.

Pour garantir la peau du visage et des mains contre le hâle du soleil, on renoncera donc au nuage de poudre et, on aura recours à la voilette de gaze et aux gants.

Nous recommandons la gaze et non le tulle, outre que ce dernier est moins bon protecteur, il cause aux yeux un malaise qui peut avoir un effet fâcheux sur la vue. Les oculistes se sont déclarés contre les voilettes ; mais ils condamnent surtout les tulles pointillés, ramagés de dentelle, et préfèrent, comme plus inoffensifs, le tissu uni la gaze est dans ce cas.

La couleur de ce voile n'est pas d'une assez grande importance pour que l'on contrarie son goût personnel à ce sujet. Le voile vert est maintenant abandonné. Il est peu seyant d'abord, puis il n'est pas, en dépit de sa couleur, meilleur pour la vue que le voile blanc ou bleu.

Suite à la 6ième page

## PLEURS.

Il est des pleurs de joie où se mêle la gamme
Des doux rires tremblants... On ose croire encor
Que le réel avec le songe soit d'accord
Et l'aube du bonheur met sa rosée à l'âme.

Il est des pleurs bénis, tristes, mais apaisants ;
Ceux qu'on verse parfois aux soirs de rêverie,
Quand par un air, un mot, la mémoire attendrie
Evoque un temps lointain, regret des jours présents.

Il est des pleurs sacrés qu'un respect environne,
Et qui coulent, brûlants, aux marbres des tombeaux.
Les visages creusés par eux demeurent beaux ;
Majesté du malheur, ils portent ta couronne !

Mais il est d'autres pleurs au flot troublé, malsain,
Qui ne peuvent calmer ni purifier l'être,
Et ne font qu'irriter son mal obscur et traître,
En arrosant toujours l'affreux germe en son sein ;

Que Dieu prenne en pitié les yeux qui les répandent !
Ces pleurs viennent d'une âme où le doute a passé,
Où l'espoir par l'effroi un jour fut terrassé,
Et dont les facultés vers un vain but se tendent.

LOUIS MAIGUE.



frappent en tremblant, qui assassinent avec la colique. Gonzague songeait, Cocardasse reprit :

—Monseigneur, vous qui êtes grand, vous qui êtes puissant, votre excellence elle peut juger de haut. Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous connaissiez vos dévoués serviteurs. Souvenez-vous des fossés de Caylus, où nous étions ensemble...

-La paix, s'écria Peyrolles épouvanté.

Gonzague, sans s'émouvoir, dit en regardant ses amis :

—Ces messieurs ont déjà tout deviné. S'ils ignorent quelque chose, on leur apprendra. Ces messieurs comptent sur nous comme nous comptons sur eux. Il y a entre nous réciprocité d'indulgence ; nous nous connaissons les uns les autres.

M. de Gonzague appuya sur ces derniers mots. Y avait-il un seul de ces roués qui n'eût quelque péché sur la conscience ? Quelques-uns d'entre eux avaient eu déjà besoin de Gonzague dans leur démélés avec les lois ; en outre, leur conduite dans cette nuit les faisait complices. Oriol se sentait défaillir ; Navailles, Choisy et les gentilhommes tenaient les yeux baissés. Si l'un d'eux eût protesté, tout était dit, les autres eussent suivi ; mais nul ne protesta.

Gonzague dut remercier le hasard qui avait éloigné le petit marquis de Chaverny.

Chaverny, malgré ses défauts, n'était point de ceux qu'on fait taire. Gonzague pensait bien se débarrasser de lui cette nuit, et pour longtemps.

--Je voulais seulement dire à monseigneur, reprit Cocardasse, que de vieux serviteurs comme nous ne doivent point être condamnés légèrement. Nous avons, Passepoil et moi, de nombreux ennemis, comme tous les gens de mérite. Voici mon opinion, que je la soumets à monseigneur avec ma franchise ordinaire : Eh donc, de deux choses l'une : ou le chevalier de Lagardère il est ressuscité, ce qui me paraît invraisemblable, ou cette lettre elle est un faux fabriqué par quelque lampin pour nuire à deux honnêtes gens. J'ai dit, troun de l'air.

—Je craindrais d'ajouter un seul mot, dit frère Passepoil, tant mon noble ami a éloquemment rendu ma pensée.

—Vous ne serez pas punis, prononça Gonzague d'un air distrait ; éloignez-vous.

Ils n'eurent garde de bonger.

—Monseigneur ne nous a pas compris, fit Cocardasse avec dignité, ohimé, c'est fâcheux.

Le Normand ajouta, la main sur son cœur :

—Nous n'avons pas mérité d'être ainsi méconnus.

-Vous serez payés, fit Gonzague impatienté ; que voulez-vous de plus ?

—Ce que nous voulons, monseigneur ? (c'était Cocardasse qui parlait, et il avait dans la voix ce tremblement qui vient du cœur) ce que nous voulons ? C'est la preuve pleine et entière de notre innocence. As pas pur, je vois que vous ne savez pas à qui vous avez affaire.

—Non, dit Passepoil, qui avait les larmes aux yeux tout naturellement et par infirmité, non ; oh non, vous ne le savez pas.

—Ce que nous voulons, c'est une justification éclatante ; et pour y arriver, voici ce que je vous propose : cette lettre dit que M. de Lagardère il viendra vous braver cette nuit jusque chez vous : nous prétendons, nous, que M. de Lagardère est mort. Que l'événement soit juge. Nous nous rendons prisonniers. Si nous avons menti et que M. de Lagardère vienne, nous consentons à mourir, n'est-il vas vrai, Passepoil, ma caillou ?

---Avec joie, répondit le Normand, qui pour le coup fondit en larmes.

---Si au contraire, reprit le Gascon, M. de Lagardère il ne vient pas, réparation d'honneur. Monseigneur ne refusera pas de permettre à deux bons garçons de continuer à lui dévouer leurs existences.

---Soit, dit Gonzague, vous nous suivrez au pavillon ; l'événement jugera.

Les deux braves se précipitèrent sur ses mains et les baissèrent avec effusion.

---La sentence de Dieu, prononcèrent-ils ensemble en se redressant comme une paire de justes.

Mais ce n'était pas à eux que Gonzague faisait attention en ce moment; il contemplait avec dépit la piteuse mine de ses fidèles.

---J'avais ordonné qu'on fit venir Chaverny, dit-il en se tournant vers Peyrolles.

Celui-ci sortit aussitôt.

---Eh bien, messieurs, reprit le prince, qu'avez-vous donc ? Dieu me pardonne, vous voilà pâles et muets comme des fantômes.

---Le fait est, murmura Cocardasse, qu'ils ne sont pas d'une gaieté folle, non.

---Avez-vous peur ? continua Gonzague.

Les gentilhommes tressaillirent, et Navailles dit :

---Prenez garde, Monseigneur.

---Si vous n'avez pas peur, reprit le prince, c'est donc que vous répugnez à me suivre ?

Et comme on gardait le silence.

---Prenez garde vous mêmes, messieurs mes amis, s'écria-t-il. Souvenez-vous de ce que je vous disais hier dans la grand'salle de mon hôtel : Obéissance passive. Je suis la tête, vous êtes le bras. Il y a pacte entre nous.

---Personne ne songe à rompre le pacte, dit Taranne ; mais...

---Point de mais, je n'en veux pas. Songez bien à ce que je voas ai dit et à ce que je vais vous dire. Hier vous auriez pu vous séparer de moi ; aujourd'hui, non : vous avez mon secret. Aujourd'hui, celui qui n'est pas avec moi est contre moi. Si quelqu'un manquait à l'appel cette nuit...

---Eh, fit Navailles, personne n'y manquera.

---Tant mieux, nous sommes tout près du but. Vous me croyez entamé, vous vous trompez ; depuis hier, j'ai grandi de moitié ; votre part a doublé ; vous êtes riches déjà, sans le savoir, autant que des ducs et pairs. Je veux que ma fête soit complète, il le faut...

---Elle le sera, monseigneur, dit Montaubert, qui était parmi les âmes damnées.

La promesse contenue dans les dernières paroles de Gonzague ranimait les chancelants.

---Je veux qu'elle soit joyeuse, ajouta-t-il.

---Elle le sera, pardieu, elle le sera.

---Moi, d'abord, dit le petit Oriol, qui avait froid jusque dans la moelle des os, je me sens déjà tout guilleret. Nous allons rire-

---Nous allons rire, nous allons rire, répétèrent les autres, prenant leur parti en braves.

Ce fut à ce moment que Peyrolles ramena Chaverny.

---Pas un mot de ce qui vient de se passer, messieurs dit Gonzague.

---Chaverny, Chaverny, s'écria-t-on de toutes parts en affectant la plus aimable gaieté, arrive donc, on t'attend.

A ce nom, le bossu, qui, depuis si longtemps, était immobile au fond de sa niche, sembla s'éveiller. Sa tête s'encadra dans l'œil-de-bouf et il regarda. Cocardasse et Passepoil l'apperçurent à la fois.

---Attention, fit le Gascon, té.

---On est à son affaire, répondit le Normand.

---Voilà, fit Chaverny, qui entrait.

---D'où viens-tu donc ? demanda Navailles.

---D'ici près, de l'autre côté de l'église. Ah, cousin, il vous faut deux odalisques à la fois ?

Gonzague pâlit. A l'œil-de-bœuf, la figure du bossu s'éclaira, puis disparut.

Le bossu était derrière sa porte et contenait à deux mains les battements de son cœur. Ce seul mot venait de le frapper comme un trait de lumière.

---Fou, incorrigible fou, s'écria Gonzague presque gaiement.

Sa pâleur avait fait place au sourire.

---Mon Dieu, reprit Chaverny, l'indiscrétion n'est pas grande. J'ai tout simplement escaladé le mur pour faire un tour de promenade dans le jardin d'Armide. Armide est double, il y a deux Armides, manquant toutes les deux de Renaud.

On s'étonnait de voir le prince si calme en face de cette insolente escapade.

---Et te plaisent-elles ? demanda-t-il en riant.

---Je les adore toutes deux. Mais qu'y a-t-il, cousin ? se reprit-il ; pourquoi m'avez-vous fait appeler ?

--Parce que tu es de noce ce soir, répliqua Gonzague.

--Ah bah, fit Chaverny, vraiment. On se marie donc encore ? Et qui se marie ?

-- Une dot de cinquante mille écus.

--Comptant ?

--Comptant.

--De beaux yeux, la cassette. Avec qui ?

Son regard faisait le tour du cercle.

---Devine, répliqua Gonzague, qui riait toujours.

--Voilà bien des mines de mariés, repartit Chaverny, je ne devine pas : il y en a trop. Ah, si fait, c'est peut-être moi ?

--Juste, fit Gonzague.

Tout le monde éclata de rire.

Le bossu ouvrit doucement la porte de sa niche et resta debout sur le seuil. Sa figure avait changé d'expression. Ce n'était plus cette tête pensive, ce regard avide et profond : c'était Esope II, dit Jonas, le ricanement vivant.

--Et la dot ? demanda Chaverny.

--La voici, répondit Gonzague, qui tira une liasse d'actions de son pourpoint : elle est prête.

Chaverny hésita un instant. Les autres le félicitaient en riant. Le bossu s'avança lentement et vint présenter son dos à Gonzague, après lui avoir donné la plume trempée dans l'encre et la planchette.

--Tu acceptes ? demanda Gonzague avant de signer les endos.

Ma foi, oui, répondit marquis : il faut bien se ranger.

Gonzague signa. En signant, il dit au bossu :

--Eh bien, l'ami, tiens-tu toujours à ta fantaisie ?

--Plus que jamais, monseigneur.

Cocardasse et Passepoil regardaient cela bouche béante.

--Pourquoi plus que jamais ? demanda encore Gonzague.

--Parce que je sais le nom du marié, monseigneur.

--Et que t'importe ce nom ?

--Je ne saurais pas vous dire cela. Il est des choses qui ne s'expliquent point. Comment vous expliquer, par exemple, la conviction où je suis que, sans moi, M. de Lagardère n'accomplira point sa promesse fanfaronne ?

--Tu as donc entendu.

--Ma niche est là tout près. Monseigneur, je vous ai servi une fois.

--Sers-moi deux fois, et tu ne souhaiteras plus rien.

--Céla dépend de vous, monseigneur.

--Tiens, Chaverny, dit Gonzague en lui tendant les actions signées.

Et, se tournant vers le bossu, il ajouta :

--Tu sera de la noce, je t'invite.

Tout le monde battit des mains, tandis que Cocardasse échangeait un regard rapide avec Passepoil, en murmurant :

--Le loup dans la bergerie. Capé dédiou, ils ont raison : nous allons rire.

Tous les courtisans de Gonzague avaient entouré le bossu. Il partageait les félicitations avec le marié.

Suite à la 6ième page.

# LE COURRIER DE L'OUEST

*Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."*

P. E. LESSARD, Président — A. BOILEAU, Secrétaire-Trésorier — Hon. P. ROY, Directeur-Gérant

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.
PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toutes communications et lettres doivent être adressés :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

## Jeudi, 24 Mai 1906

## Préparons-nous !

Nous serons bientôt au vingt-quatre juin, le grand jour de fête pour les Canadiens. Préparons-nous ! Faisons en sorte que la célébration de notre fête nationale soit belle, grande, solennelle, et surtout, qu'elle soit générale. Partout où il y a un groupe assez nombreux de Canadiens, qu'on s'organise, qu'on s'unissent, et qu'on fête la St-Jean-Baptiste.

Voyez-vous, la St-Jean-Baptiste est aux Canadiens ce qu'est le " Fourth of July " aux Américains, jour où nos voisins célèbrent l'anniversaire de leur déclaration d'indépendance. La St-Jean-Baptiste est pour nous aussi une espèce de déclaration d'indépendance. Ce jour-là, quoique nous fassions bon ménage avec nos compatriotes d'origine étrangère ou de nationalité différente, ce jour-là dis-je, nous nous rassemblons, nous commençons la journée en assistant au Saint-Sacrifice de la Messe, faisant par là une profession de foi, montrant que nous avons gardé intact le trésor que nous ont laissé nos aieux, celui d'une foi inébranlable dans Celui qui est là-haut et qui mène toutes les destinés.

Nous nous rassemblons pour nous rappeler ensemble les commencements de notre histoire, les faits d'armes de nos vaillants aieux, défendant la colonie contre les incursions des Iroquois ou des étrangers, les dévouements de nos missionnaires, portant au centre des tributs sauvages la parole de Dieu, et enseignant à tous notre belle langue, que nous ont léguée nos pères, les luttes politiques engagées et soutenues par nos grands hommes pour nous conserver sur ce sol d'Amérique les droits dont nous devons jouir.

Nous nous rassemblons en ce jour pour montrer que nous formions bien une nation, avec qui on doit compter dans ce pays du Canada, où nous sommes chez-nous.

Préparons-la notre fête nationale, qu'elle soit grande et belle, qu'elle soit bien l'expression de notre patriotisme, qu'elle soit l'image de notre union et par conséquent de notre force.

Pour nous, dans le district d'Edmonton, nous aurons un grand rassemblement à St-Albert. Que les Sociétés St-Jean-Baptiste dans toutes les paroisses du district se préparent, qu'on corresponde avec le président de la société de Saint Albert, et que le 24 juin personne ne manque à l'appel ; soyons tous à St-Albert pour retremper notre patriotisme en célébrant dignement notre Fête Nationale.

## Les Maisons de Jeu

### A EDMONTON

Savez-vous que notre ville d'Edmonton est en train de devenir un véritable Monte-Carlo et si on ne se tue pas encore, l'on y joue pas moins franchement.

Entrez dans n'importe quel " pool room," à toutes heures du jour, vous y trouverez des jeunes gens après jouer à l'argent, la plupart du temps en jouant au pool.

Vous verrez là, aussi, des " slots machines " entourées de jeunes gens, bien souvent des petits garçons, qui jettent pièces sur pièces dans la machine.

Comment se fait-il qu'à Edmonton, où nous avons un conseil de ville composé d'hommes sérieux et capables, une police bien organisée, comment se fait-il que ces choses soient tolérées. N'y a-t-il pas une loi ou un règlement à faire observer à ce sujet ? Dans ce cas qui donc est chargé de le faire obsorser ce règlement ?

C'est une honte de voir la liberté qu'on donne aux exploiteurs qui possèdent ces " slots machines " et aux gens qui, n'ayant qu'une licence pour un " pool room," tiennent une maison de jeu.

Si encore on écartait les enfants, le mal serait moins grave, mais non, tout le monde entre dans les " pool room " et tout le monde joue qui veut.

Le samedi soir surtout, alors que les bars sont fermés, ces " pool room " sont remplis, bondés de jeunes gens qui, pour la plupart, ont en poche leur salaire de la semaine. On joue, on perd ou on gagne. Si on gagne on s'anime, on veut gagner encore et on continue à jouer ; si on perd, on continue aussi, " pour se refaire." Et on s'habitue ainsi jusqu'à ce qu'on devienne un " gambler " professionel.

Et remarquez qu'on ne se cache pas, tout ça est au grand jour, on semble ne rien craindre. On va même jusqu'à laisser ces " pool rooms " ouverts jusqu'à des deux et trois heures du matin, quoique le règlement demande qu'ils soient fermés à minuit. Et ceci, n'est pas exagéré, n'est pas caché, tout le monde le voit. Comment se fait-il, encore une fois, que ces maisons de jeu soient tolérés à Edmonton, alors que dans les autres villes on les défende absolument.

Messieurs du Conseil de Ville, il est de votre devoir de voir à ce que le bon ordre soit observé ; ces chose ne sont pas dans l'ordre, c'est pourquoi nous désirons y attirer votre attention, avec l'espoir que vous ferez disparaître ces " slot machines " et que vous ferez observer la loi aux teneurs de licences de " pool room."

## La Capitale de Saskatchewan

Le *Saskatoon Phœnix* conduit une vigoureuse campagne, en faveur de Saskatoon, pour le site de la capitale.

Comme on sait, c'est Régina qui fut choisie comme capitale temporaire lors de l'établiesement de la province de Saskatchewan en septembre dernier. Comme le premier ministre, l'Hon. W. Scott, est député de cette ville, il va sans dire qu'elle court grande chance de garder le capitol. Cependant, comme Moose Jaw, qui est tout près de Régina, est aussi entrée en campagne, et comme, très probablement, cette question de la capitale sera traitée à la législature de Saskatchewan comme elle l'a été à Edmonton, c'est-à-dire comme bill privé et non comme mesure gouvernementale, il se pourrait bien que les votes du sud soient divisés et alors, le nord s'unissant, Saskatoon pourrait remporter la majorité. Mais l'union des votes du nord n'est pas chose certaine, attendu que Prince Albert, qui est beaucoup plus au nord que Saskatoon, a elle aussi, ses prétentions et fera de son mieux pour les faire valoir.

Saskatoon, qui pour le moment fait le plus de tapage, est une petite ville des plus prospère et très progressive. Elle est située presqu'au centre de la province, sur le parcours de l'embranchement du C. P. R. allant à Prince Albert. Le Canadian Northern passe à quelques milles au nord de la ville. Elle est le centre d'une des plus belles parties de la province et, quoique plus jeune, elle fait presqu'autant de commerce que sa rivale, Régina.

## Le vote Obligatoire

### Rapport du Comité Spécial sur les Lois Electorales

Ottawa, 15.— Le comité spécial sur les lois électorales s'est réuni ce matin et a adopté la clause suivante relative au vote obligatoire :

" Toute personne qui ne vote pas à une élection à laquelle elle a le droit de voter sera déqualifiée pour une période de six ans.

" Aucune personne, cependant, ne sera ainsi déqualifiée si elle a été empêchée de voter pour cause de maladie ou pour une autre raison bonne et suffisante, et toute personne peut obtenir d'un juge ou d'une cour, après lui avoir démontré sons serment ou sur son affirmation solennelle, qu'elle avait une raison bonne et suffisante pour ne pas voter, un certificat de franchise annulant la déqualification, lequel certificat sera fait en la forme KK.

" Toute personne qui, étant déqualifiée en vertu des dispositions de cette section, sera passible d'une amende de pas moins de cinquante dollars et les frais et pas plus de cent dollars et les frais, où, à défaut du paiement de cette amende, à un terme d'emprisonnement de pas plus de trois mois et de pas moins d'un mois, avec ou sans travaux forcés. "

Quant au louage de voitures pour transporter les électeurs au bureau de votation, les dispositions suivantes ont été adoptées :

" Les sections 9 et 113 de l'Acte des Elections du Dominion de 1900 sont par les présentes abrogées et ce qui suit est substitué à la section 113 :

113—Louer ou payer, ou promettre de payer, pour tout cheval, équipage, voiture, voiture de place ou autre véhicule, ou pour tout bateau, bateau à vapeur ou autre navire, par un candidat, ou son agent, ou autre personne, en son nom, pour transporter un électeur ou des électeurs au bureau de votation ou du bureau de votation, ou dans le voisinage ou du voisinage de tel bureau de votation, à une élection, ou le paiement par un candidat ou son agent ou une autre personne en son nom, des frais de voyage ou autres dépenses d'une nature quelconque, pour aller à une élection ou en revenir, sont des actes illégaux.

" 2. Tout candidat ou autre personne faisant une offre semblable devra payer la somme de cent dollars à toute personne qui en fera la demande en justice.

" 3. Toute personne demandant à un candidat ou à son agent ou à toute autre personne agissant en son nom, ou recevant d'eux, paiement pour l'usage d'un cheval, équipage, voiture de place, ou tout autre véhicule, ou de tout bateau, bateau à vapeur ou autre navire, pour transporter les électeurs comme susdit, devra payer la somme de cent dollars à toute personne qui en fera la demande en justice. "

La clause relative au vote obligatoire n'a pas été adoptée à l'unanimité. M. MacDonald a dit que c'était une question académique et théorique, et le président, tout en n'y faisant pas d'opposition, a exprimé l'opinion que la clause ne serait pas efficace.

## Nos terres de l'Ouest.

L'administration des terres de l'Ouest, données gratuitement, en " homesteads " aux colons, n'a pas échappé à la critique des députés de l'opposition. Le contraire eût été un miracle.

Mais ce qui peut consoler le public et le gouvernement, c'est que la critique a été faite par M. Ames, le député de la division St-Antoine, de Montréal, et que le gouvernement a été défendu par MM. Turiff, McCarthy et McCraney, trois députés du Nord-Ouest.

M. Ames, il faut lui rendre cette justice, s'était donné la peine d'aller personnellement faire une enquête au Nord-Ouest ; mais, dans les quelques semaines qu'il a passés là-bas, il n'a pu, nécessairement, voir que la surface des choses ; il a pu constater par-ci par-là, quelques imperfections de détail, qu'il lui a plu de généraliser.

Tandis que ceux qui ont rendu justice à l'administration du gouvernement sont des témoins journaliers, résidant sur les lieux et connaissant ce qui s'y passe, non pas à la surface seulement, mais à fond.

Le public n'aura donc pas de difficulté à se faire une conviction à ce sujet. Les témoignages de MM. Turiff, McCarthy et McCraney ont infiniment plus de poids que celui de M. Ames.

*Le Canada.*

## La Visite du Roi.

Les conseils municipaux de toutes les grandes villes du pays rivalisent, de zèle, pour adopter des résolutions invitant leurs Majestés le Roi et la Reine à venir visiter le Canada.

Ce serait un évènement unique dans notre histoire, et qui probablement ne se répètera jamais, si le Roi se décidait à faire le voyage et nul ne saurait mesurer les vastes conséquences qui pourraient en découler pour le bien, le développement et l'unification de l'empire britannique.

Nous sommes divisés de bien des manières. Nos provinces sont habitées par différentes races, professant chacune leurs religions à elles, mais nous sommes tous unis dans un même sentiment de loyauté à la couronne impériale ; et nous, les Canadiens, nous avons été les premiers, dans les moments les plus critiques, à le prouver, en versant notre plus pur sang dans le but de conserver le drapeau, qui abrite notre liberté.

Il y a déjà quarante-six ans que le Roi, alors Prince de Galles, visitait notre pays.

Personne ne songeait alors aux vastes plaines de l'Ouest. Aujourd'hui elles sont couvertes de moissons d'or. Les villes surgissent presque comme par enchantement. Nous possédons, l'une des plus belles voies de chemin de fer qu'il y a sur le continent américain. Deux autres seront bientôt terminée, et grâce à notre énergie nationale, l'Angleterre est à vingt jours seulement de la Chine et du Japon.

C'est presque un miracle !

Ce sont toutes ces choses que nous désirons faire voir à celui qui préside aux destinées du plus puissant empire du monde.

Nous aimerions le voir avec sa royale épouse, visitant toutes les parties de sa plus belle et sa plus puissante colonie.

Nous nous réjouirions s'il consentait à venir présider lui-même à l'ouverture d'une session du parlement du Canada.

Nous souhaitons, vivement de concert avec toute la population, que Sa Majesté daignera accepter une invitation faite avec tant d'unanimité.

Nous pouvons lui promettre, le plus chaleureux accueil.

Sa visite aiderait à cimenter plus fortement encore, si cela était possible, les différentes parties de son vaste empire.

*Le Temps.*

## Olds, Alta.

La petite ville de Olds, Alta, est à faire construire une station pour le département du feu, où prendront place un extincteur chimique, une pompe à vapeur et une voiture pour les boyaux.

A l'étage supérieur de la bâtisse seront des chambres pour les réunions du Conseil de Ville et un dortoir pour pour les pompiers.

## Grève à Calgary

Les ouvriers maçons et briqueleurs sont en grève, à Calgary, comme résultat d'un refus d'augmentation de gages de la part des employeurs. Les ouvriers, qui gagnent actuellement 55c de l'heure demande une augmentation de 5 à 10c.

Les patrons déclarent que si les ouvriers ne veulent pas retourner à l'ouvrage, ils feront venir des ouvriers non-unionistes.

Le *Morning Albertan* de samedi dernier propose que le maire de la ville offre ses services aux parties en dispute et agisse comme arbitre.

## L'Invitation au Roi.

### Une communication de Sir Wilfrid Laurier.

On annonce que Sir Wilfrid Laurier a ajouté à la requête demandant au roi de visiter le Canada, une communication personnelle dans laquelle il insiste sur le plaisir que cette visite ferait à la population canadienne-française.

## L'Hon. Dr Rhéaume

L'hon. Dr O. Rhéaume, commissaire des travaux publics d'Ontario, a subi une opération pour un cancer, dans un hopital de Détroit. Son état inspire des craintes.





## Jolie Fête

On a fêté, jeudi soir, l'ami Philias Maisonneuve, à l'occasion de son prochain mariage.

Monsieur Maisonneuve réside à Edmonton depuis audela de treize ans et y compte une foule de fait, il est l'ami de tout le monde. C'est assez pour expliquer la gaiété qui n'a cessé de régner à la fête de jeudi soir.

Après la lecture d'une adresse, par M. Arsenault, un magnifique cadeau fut présenté au héros de la fête, au nom de ses amis d'Edmonton. M. Maisonneuve sut exprimer en termes très heureux le plaisir que lui causait ce témoignage d'estime et de franche amitié qu'on lui rendait.

Plusieurs orateurs adressèrent la parole et traitèrent la grave question du mariage de différentes manières parmi ceux-là furent MM. Gariépy, Lemarchand, O. Tessier, P. E. Lessard, Delavaux, Terrault, J. H. Picard, E. Tessier et le Dr Blais.

La fanfare St-Jean-Baptiste avait bien voulu prêter son concours, et fit entendre plusieurs beaux morceaux.

Inutile de dire qu'il était tard dans la nuit lorsque l'on se sépara, tous heureux et contents.

Le Courrier de l'Ouest s'unit avec plaisir aux amis pour souhaiter à M. Maisonneuve de longues années de bonheur et de prospérité, et pour souhaiter aussi que l'exemple salutaire qu'il donne soit suivi par nos jeunes et même nos vieux garçons. Après tout, il n'est jamais trop tard !... Quelqu'âge qu'on ait, le cœur, lui, reste toujours jeune et peut toujours saigner...

M. C. Robert, propriétaire des écuries Windsor, est revenu ces jours derniers avec un lot de chevaux achetés dans la Colombie Anglaise.

### Nouvelles de Morinville

Un joli mariage a été célébré ici mardi matin, alors que Mr Harry Mohr conduisait à l'autel Mademoiselle Marie Trudel, de Légal. La bénédiction fut donnée par le Rév. Père Normandeau, curé de Légal qui dessert notre paroisse pendant l'absence du Rév. M. Ethier.

Mons. Théo. Nobert, l'agent de la compagnie Massey-Harris, manufacturiers d'instruments agricoles, est à faire construire un grand magasin où il gardera constamment un stock complet d'instruments et machineries.

Mons. W. Pepin, maintenant de Ranfurley, a vendu à Mr O. Bourrassa d'Edmonton, le quart de section, qu'il possédait ici, à trois milles et demi du village.

La propriété de M. Ed. Chévigny a été vendue à M. T. Mondy pour la somme de $1,050.

Mons. A. Ringuette a aussi vendu sa propriété à M. Elz. Bourgeois, au prix de $1,050.

Comme on le voit la propriété foncière acquiert beaucoup de prix depuis quelques temps. Cette augmentation est surtout causée par l'affluence de nouveaux arrivants et par le fait que le chemin de fer arrivera bientôt.

Comme nous venons de le dire, il y a beaucoup de nouveaux arrivés à Morinville. La plupart s'établissent dans les environs.

Les semences sont finies à peu près partout, et le grain est levé en plusieurs endroits. Quelques prés sont même tout verts et la récolte s'annonce bonne.

La pluie de la semaine dernière a fait un bien incalculable. Elle n'est pas venue sans avoir été souhaitée.

Mons. Jodoin, de Montréal, est venu passer quelques jours à Morinville pour régler certaines affaires au sujet d'une terre qu'il possède ici.

Notre moulin à farine est arrêté depuis quelques jours pour certaines réparations qu'on est à y faire, entre autres, la pose de nouveaux rouleaux.

Mons. Steffes vient de faire installer un engin à gasoline dans son moulin à scie.

### Nouvelles de Belvédère.

Le nombre des nouveaux colons qui arrivent à Belvédère depuis que la saison d'immigration est commencée, est considérable. Les arpenteurs qui travaillent dans le district ne peuvent diviser le terrain assez vite pour accomoder tout le monde et plusieurs colons se choisissent des terres avant même que la division soient faites.

Le bureau de poste vient d'être déménagé, Il est maintenant sur le bord de la rivière, tout près de la station de la traverse.

Le magasin Dunlop est aussi transporté près de la traverse.

On rit de ce temps-ci de l'aventure d'une dizaine d'anglais, qui étant venus ici pour prendre des homesteads, sont repartis parce qu'il n'y avait pas de truites dans la rivière ni dans les lacs. C'est presqu'aussi rigolo que l'histoire du " cockney " qui avait ensemencé 160 acres de terre, au Manitoba, avec de la farine d'avoine et qui voulait s'acheter des cassots de carton pour sa récolte !...

La rivière est monté de deux pieds depuis la pluie de la semaine dernière.

Mons. Emile Roy, fils de Geo. P. Roy, arpenteur fédéral qui est campé près d'ici, est passé à Belvédère l'autre jour, en route pour Edmonton.

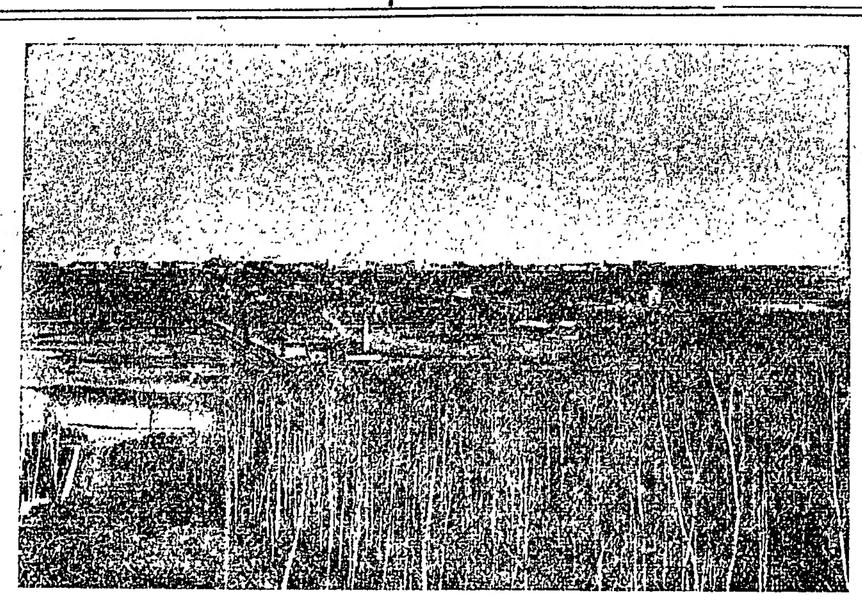
## Assault Brutal

Lundi dernier quelques jeunes gens en gogrette entrèrent à l'hôtel Victoria, à Lacombe, et commencèrent à faire bombance. Fred. Lehman, fils du propriétaire de l'hôtel et garçon de café, eut une prise de becs avec un jeune américain qui était au nombre des fêteurs et lui asséna sur la tête un formidable coup de bouteille. Comme résultat de la dispute, Lehman est entre les mains de la police et l'américain couché sur un lit d'hôpital, souffrant d'une trentaine de blessures causées par les éclats de verre.

*Plus tard.*—Lehman, a été condamné à une amende de $100. pour assault.

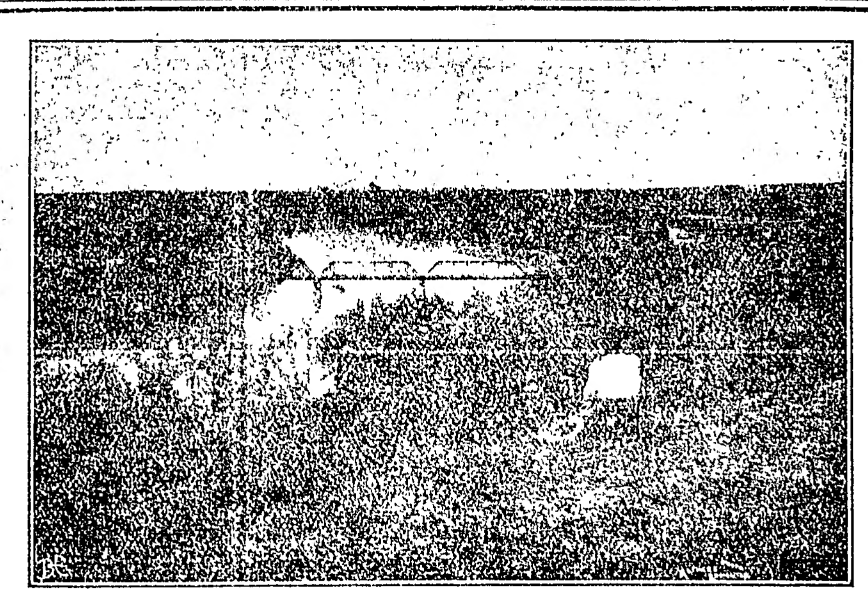
Juge. — Plaidez-vous coupable ou non-coupable ?

Prisonnier.—Devine mon vieux...



Edmonton, vu du sud.

Avant et Après



La rivière Saskatchewan à Edmonton.

# COIN FEMINININ

Suite de la 3ième page.

La voilette bleue semble réunir, sans conteste, les suffrages.

Les oculistes ne mettent-ils pas des lunettes bleues devant les yeux fragiles ? et vous n'êtes pas sans savoir qu'on enveloppe dans un linge fortement bleui les dentelles que l'on veut conserver très blanches ? Il est facile alors de comprendre le double rôle dont s'acquitte le voile bleu. La lumière du soleil, en traversant cette couleur. arrive aux yeux dans des conditions atténuées et bienfaisantes et à l'épiderme, dénuée d'un effet lumineux qui fonce la peau.

Mais on ne peut rester sans cesse, ainsi que des femmes arabes, enveloppées de voiles et, le malin soleil commet vite son dégât. Voici quelques recettes pour combattre son action.

1o Battre un blanc d'oeuf en neige et l'étendre le soir, en se couchant, sur le visage. C'est très désagréable, mais très blanchissant.

2o Préparer une mixture de benjoin et d'eau, et s'en lotionner soir et matin.

3o Même façon de faire avec du lait écrémé.

MAGALI.

## Le langage des Pierres Précieuses.

Le symbole est le langage des choses et voici comment l'antiquité, grande amie des symboles, faisait parler les pierres précieuses.

Le diamant avait pour propriété de fixer le bonheur et de donner l'étiage de l'amitié. Il est, parait-il, le grand porteur de chance pour les gens qui sont nés entre le 20 septembre et le 20 octobre.

Le rubis indique l'ardeur, l'enthousiasme. Comme on lui attribue la propriété de porter heureuse chance, les personnes qui s'en parent, dans cette intention, ont quelque raison de réussir : se croire protégée chasse la crainte et produit le courage qui fait surmonter les obstacles.

La turquoise est la pierre de l'amitié. Elle reste bleue tant que les amies restent fidèles. Elle verdit si la trahison est venue.

La perle est d'allure mystérieuse. Elle change visiblement d'orient suivant la personne avec laquelle elle se trouve en contact.

L'émeraude est appelée pierre des vierges. Elle passait pour garder de tout danger celui qui la portait. Une superstition assez répandue dans le midi de l'Europe fait bannir l'émeraude de la bague de fiançailles. Il paraitrait que les accordailles scellées par la bague d'émeraude se rompent toujours.

Est-ce la même pensée qui, dans le nord de l'Europe, attribue au vert la malchance ? Cette couleur d'espérance ne dit rien qui vaille à la superstition. Pourquoi ? Ici deux explications que que nous donnons telles que : 1o Ceux qui espèrent toujours sont ceux dont les désirs ne sont précisément point satisfaits : 2o le vert est la livrée de la terre, laquelle est une vallée de larmes.

Pour réhabiliter le vert, disons qu'il va très bien aux blondes.

## RECETTES ET CONSEILS PRATIQUES.

### Perdrix en salmis.

Plumez, videz, faites cuire à la broche trente minutes, levez les membres et l'estomac.

Mettez gros comme la moitié d'un œuf de beurre dans une casserole ; faites-le blondir ; mettez-y la moitié d'une soucoupe d'oignon hâché fin, une cuillerée de farine ; faites revenir sur feu vif ; mettez le foie, les poumons, la carcasse de la perdrix que vous aurez bien pilés au mortier ; puis la moitié d'une bouteille de vin rouge, un demi verre d'eau, sel, poivre, une petite bande de zeste de citron ; faites bouillir une heure. Passez ce mélange dans une passoire, en pressant et pilant bien, jusqu'à ce qu'il ne reste dans la passoire que ce qu'il est impossible de faire passer. Mettez les membres et l'estomac de la perdrix dans le salmis et remettez sur le feu jusqu'à ce qu'ils soient chauds, vous gardant bien de laisser bouillir. Servez sur des tranches de pain grillées.

### Madeleine.

Faites fondre dans un plat, à feu doux, 60 grammes de beurre ; ôtez du feu ; ajoutez-y 120 grammes de farine, 150 grammes de sucre, la moitié d'un zeste de citron râpé, 3 jaunes d'œufs. Battez en neige pas trop ferme les trois blancs ; mélangez-les à la pâte. Mettez dans un moule beurré. Faites cuire une heure à four pas trop chaud.

## Révillon Frères obtiennent la charte demandée.

Le comité des bills privés, à Ottawa, a approuvé mercredi dernier le projet de loi incorporant Révillon Frères.

La charte permet un capital de cinq millions quatre cent mille piastres, la possession et l'exploitation de vaisseaux pour le transport des passagers et de la marchandise, la possession et l'exploitation de lignes télégraphiques, de moulins à farine, de pouvoirs d'eau, de mines, de terrains, de chasse et de pêche, etc.

La maison en question demandait l'autorisation d'établir une banque ; le comité a apporté un amendement lui donnant seulement le droit d'accepter des dépôts faits par ses employés.

Le droit de construire des lignes de chemins de fer entre les postes et les chemins de fer existants déjà, a aussi été accordé, pourvu que la longueur ne dépasse pas dix milles.



# LE BOSSU

— OU —

## LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

--Monseigneur, dit-il en s'inclinant pour remercier, je ferai de mon mieux pour me rendre digne de cette haute faveur. Quant à ces messieurs, nous avons déjà jouté en paroles. Ils ont de l'esprit, mais pas autant que moi. Hé, hé, sans manquer au respect que je dois à monseigneur, j'aurai le mot pour dire, je vous le promets. Vous verrez le bossu à table ; il passe pour un bon vivant. Vous verrez, vous verrez.

### VI

### LE SALON ET LE BOUDOIR

Il existait encore sous Louis-Philippe, dans la rue Folie-Méricourt, à Paris, un échantillon de cette petite et précieuse architecture des premières années de la Régence. Il y avait là dedans un peu de fantaisie, un peu de grec, un peu de chinois. Les ordonnances faisaient ce qu'elles pouvaient pour se rattacher à quelqu'un des quatre styles helléniques, mais l'ensemble tenait du kiosque, et les lignes fuyaient tout autrement qu'au Panthénon. C'étaient des bonbonnières dans toute l'acceptation du mot. Au "Fidèle Berger," on fabrique encore quantité de ces boites en carton à renflures turques ou siamoises, hexagones pour la plupart, et dont la forme heureuse fait la joie des acheteurs de bon goût.

La petite maison de Gonzague avait la figure d'un kiosque déguisé en temple. La Vénus poudrée du XVIIIe siécle y eût choisi ses autels. Il y avait un petit péristyle blanc, flanqué de deux petites galeries blanches, dont les colonnes corinthiennes supportaient un premier étage caché derrière une terrasse, le second étage, sortant tout à coup des proportions carrées du bâtiment, s'élevait en belvédère à six pans, surmonté d'une toiture en chapeau chinois. C'était hardi, selon l'opinion des amateurs d'alors.

Les possesseurs de certaines villas "délicieuses" répandues autour de Paris pensent avoir inventé ce style macaron. Ils sont dans l'erreur : le chapeau chinois et le belvédère datent de l'enfance de Louis XV. Seulement, l'or jeté à profusion donnait aux excentricités d'alors un aspect que nos villas economiques, quoique "délicieuses," ne peuvent point avoir.

L'extérieur de ces cages à jolis oiseaux pouvait être blâmé par un goût sévère ; mais il était mignon, coquet, élégant. Quant à l'intérieur, personne n'ignore les sommes extravagantes qu'un grand seigneur aimait à enfouir dans sa petite maison.

M. le prince de Gonzague, plus riche, à lui tout seul, qu'une demi-douzaine de grands seigneurs ensemble, n'avait pu manquer de sacrifier à cette mode fastueuse. Sa "folie" passait pour une merveille. C'était un grand salon hexagone, dont les six pans formaient les fondations du belvédère. Quatre portes s'ouvraient sur quatre chambres ou boudoirs, qui eussent été de forme trapézoïde sans les serres-enclaves qui la régularisaient. Les deux autres portes, qui étaient en même temps des fenêtres, donnaient sur les terrasses ouvertes et chargées de fleurs.

Nous avons peur de nous exprimer mal. Cette forme était un raffinement exquis dont le Paris de la Régence offrait tout au plus trois ou quatre exemples. Pour être mieux compris, nous prierons le lecteur de se figurer un premier étage qui serait un parterre, et de tailler dans ce parterre, sans s'occuper des rognures, une pièces centrale à six pans, escortée de quatre boudoirs carrés placés comme les ailes d'un moulin à vent, les deux pans principaux s'ouvrant sur des terrasses. Les rognures telles qu'elles, ou modifiées par l'adjonction de cabinets, formaient un parterre intérieur communiquant avec les deux terrasses et laissant pénétrer, dès qu'on le voulait, l'air avec le jour. Le duc d'Autin avait dessiné lui-même cette mignarde de Saint-André, pour la folie supplémentaire qu'il avait au hameau de Miroménil.

Dans le salon de la Folie-Gonzague, le plafond et les frises étaient de Vanloo l'aîné et de son fils Jean-Baptiste, qui tenait alors le sceptre de la peinture française. Deux jeunes gens, dont l'un n'avait encore que quinze ans, Carl Vanloo, frère cadet de Jean-Baptiste, et Jacques Boucher, avaient eu les panneaux. Ce dernier, élève du vieux maitre Lemoine, fut célèbre du coup, tant il mit de charme et de voluptueux abandon dans ses deux compositions : "les Filets du Vulcain et la Naissance de Vénus." L'ornement des quatre boudoirs consistait en copies de l'Albane et de Primatrice, confiées au pinceau de Louis Vanloo, le père.

C'était princier dans toute la force du terme. Les deux terrasses, en marbre blanc, avaient des sculptures antiques : on n'en voulait point d'autres, et l'escalier, aussi de marbre, était cité comme le chef-d'œuvre d'Oppenort.

Il était huit heures du soir environ. Le souper promis avait lieu. Le salon était plein de lumières et de fleurs. La table resplendissait sous le lustre, et le désordre des mets prouvait que l'action était déjà depuis longtemps engagée. Les convives étaient nos roués à la suite, parmi lequels le petit marquis de Chaverny se distingnait par une ivresse prématurée. On était encore qu'au second service, et déjà il avait perdu complètement la raison. Choisy, Navailles, Montaubert, Taranne et Albret avaient meilleure tête, car ils se tenaient droit et gardaient conscience des folies qu'ils pouvaient dire. Le baron de Batz, muet et roide, semblait n'avoir bu que de l'eau.

Il y avait des dames, bien entendu, et, bien entendu, ces dames appartenaient en majeure partie à l'Opéra. C'était d'abord Melle Fleury, pour qui M. de Gonzague avait des bontés ; c'était ensuite Melle de Nivelle, la fille du Mississipi ; la grosse et ronde Cidalise, bonne fille, nature d'éponge qui absorbait madrigaux et mots spirituels pour les rendre en sottises, pour peu qu'on la pressât ; Melles Desbois, Dorbigny, et cinq ou six autres demoiselles ennemies de la gêne et des préjugés. Elles étaient toutes belles, jeunes, gaies, hardies, folles et prêtes à rire, même quand elles avaient envie de pleurer. Telle est la qualité de l'emploi : on ne prend pas un avocat pour qu'il ne plaide pas.

Une danseuse triste est un pernicieux produit qu'il faut laisser pour compte.

Certaines gens pensent que la plus lugubre peine de ces existences navrantes et parfois navrées qui frétillent dans la gaze rose comme le poisson dans la poêle c'est de n'avoir point le droit de pleurer.

Gonzague était absent. On venait de le mander au Palais-Royal. Outre le siège qui l'attendait, il y avait trois autres sièges vides. D'abord, celui de dona Cruz, qui s'était sauvée lors du départ de Gonzague. Dona Cruz avait ensorcelé tout le monde autour de la table, bien qu'elle eût empéché l'entretien d'arriver à ce haut diapason qu'atteignait, dit-on, dès le premier service, une orgie de la régence.

On ne savait pas bien au juste si le prince de Gonzague avait forcé dona Cruz à venir ou si la charmante folle avait forcé le prince à lui faire une place. La chose certaine, c'est qu'elle avait été éblouissante, et que tout le monde l'adorait, sauf le bon petit Oriol, qui restait fidèlement l'esclave de Melle Nivelle.

Le second siège vide n'avait point encore été occupé. Le troisième appartenait au bossu Esope II, dit Jonas, que Chaverny venait de vaincre en combat singulier, à coup de verres de champagne.

Au moment où nous entrons, Chaverny, abusant de sa victoire, entassait des manteaux, des douillettes, des mantes de femmes sur le corps de ce malheureux bossu, enseveli dans une immense bergère. Le bossu, ivre-mort, ne se plaignait point. Il était complètement caché sous ce monceau de dépouilles, et Dieu sait qu'il courait grand risque d'étouffer.

Au reste, c'était bien fait. Le bossu n'avait point tenu ce qu'il avait promis : il s'était montré taciturne, maussade, inquiet, préoccupé. A quoi pouvait penser ce pupitre ? A bas le bossu ! C'était bien la dernière fois qu'il assistait à semblable fête !

Une question que l'on s'était adressée plus d'une fois avant d'être ivre, c'était à savoir pourquoi dona Cruz elle-même y assistait. Gonzague avait l'habitude de ne rien faire au hasard. Jusqu'alors, il avait caché cette dona Cruz avec autant de soin que s'il eût été son tuteur espagnol ; et maintenant il la faisait souper avec une douzaine de vauriens, c'était pour le moins fort étrange.

Chaverny avait demandé si c'était sa fiancée ; Gonzague avait secoué la tête négativement. Chaverny avait voulu savoir où était sa fiancée ; on lui avait répondu : "Patience !" Quel avantage Gonzague pouvait-il avoir à traiter ainsi une jeune fille qu'il voulait produire à la cour sous le nom de mademoiselle de Nevers ? C'était son secret. Gonzague disait ce qui lui plaisait de dire, rien de plus.

On avait bu en conscience. Ces dames étaient fort gaies, excepté la Nivelle, qui avait le vin mélancolique. Cidalise et Desbois chantaient la gaudriole ; la Fleury s'égosillait à demander les violons. Oriol, rond comme une boule, racontait ses triomphes d'amour, auxquels personne ne voulait croire. Les autres buvaient, riaient, criaient, chantaient ; le vin exquis, la chaire délicieuse ; nul ne gardait souvenir des menaces qui planaient sur ce festin de Balthazar.

M. de Payrolles seul conservait sa figure de carême-prenant. La gaieté générale, qu'elle fût ou non de bon aloi, ne le gagnait point.

—Est-ce que personne n'aura la charité de faire taire M. Oriol ? demanda la Nivelle d'un ton triste et ennuyé.

Sur dix femmes galantes, il y en a cinq pour le moins qui ont cette manière de se divertir.

—La paix, Oriol ! fit-on.

—Je ne parle pas si haut que Chaverny, répondit le gros traitant ; Nivelle est jalouse ; je ne lui dirai plus mes fredaines.

--Innocent ! murmura la Nivelle, qui se gargarisait avec un verre de champagne.

– Combien t'en a-t-il donné ? demandait Cidalise à Fleury.

—Trois, ma chère.

–Des bleues ?

—Deux bleues et un blanche.

—Et tu le reverras ?

—Jamais ! il n'en a plus !

—Mesdames, dit la Desbois, je vous dénonce le petit Mailly, qui veut être aimé pour lui-même.

—Quelle horreur ! dit tout d'une voix la partie féminine de l'assemblée.

En face de cette prétention blasphématoire, volontiers eussent-elles répété comme M. le baron de Barbanchois : "Où allons-nous ? où allons-nous ?"

Chaverny était revenu s'asseoir.

—Si ce coquin d'Esope s'éveille, je le noie.

Son regard alourdie fit le tour de la salle.

– Je ne vois plus la divinité de notre Olympe ! s'écria-t-il ; j'ai besoin de sa présence pour vous expliquer ma position.

–Pas d'explications, au nom du diable ! fit Cidalise.

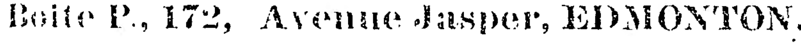
– J'en ai besoin, reprit Chaverny qui chancelait sur son fauteuil ; c'est une affaire de délicatesse. Cinquante mille écus, ne voilà-t-il pas le Pérou ! Si je n'étais pas amoureux...

—Amoureux de qui ? interrompit Navailles. Tu ne connais pas ta fiancée.

—Voilà l'erreur ! Je vais vous expliquer ma position...

—Non, non ! Si, si ! gronda le chœur.

– Une petite blonde ravissante, contait Oriol à Choisy, qui dormait ; elle me suivait comme un bichon ; impossible de m'en débarrasser ! Vous sentez, j'avais peur que Nivelle ne nous rencontra ensemble. Au fond, il n'y a pas de tigresse pour être jalouse comme cette Nivelle. Enfin...














# INDICATEUR

### Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : M. Davidson.

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

### District

MEMBRE DU SÉNAT ; Hon. Dr P. Roy.

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon, C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, , L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

### GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-Gouverneur : Hon. M Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT : DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE: L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE ; COMMERCE : J. R. C. Honeyman

### ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : C. W. Fisher

| COLLÈGES ELECTORAUX | DÉPUTÉS |
|---|---|
| Athabaska | F. Bredin |
| Banff | C. W. Fisher |
| Calgary | W. H. Cushing |
| Cardston | J. W. Woolf |
| Edmonton | C. W. Cross |
| Eturgeon | J. R. Boyle |
| Gleichen | Ch. Stewart |
| High River | |
| Innisfail | J. A. Simpson |
| Lacombe | W. F. Puffer |
| Leduc | R. T. Telford |
| Lethbridge | Dr De Veber |
| Macleod | McKenzie |
| Medecine Hat | W. T. Finlay |
| PEACE RIVER ; | J. Brick. |
| Pincher Creek | J. T. Marcellus |
| Ponoka | J. R. McLeod |
| Red Deer | J. T. Moore |
| Rosebud | C. D. Hiebert |
| Stony Plain | J. A. McPherson |
| Strathcona | A. C. Rutherford |
| St Albert | H. W. McKenny |
| Vermillon | McCauley |
| Victoria | F. A. Walker |
| Wetaskiwin | A. S. Rosenroll |

### SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

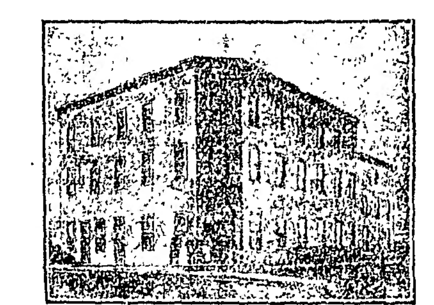
SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

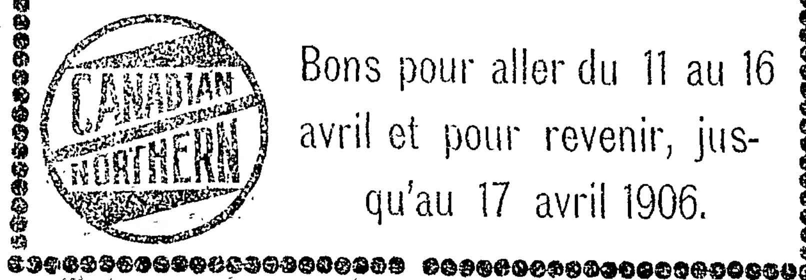
Adresse Postale : Tiroir " A ", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

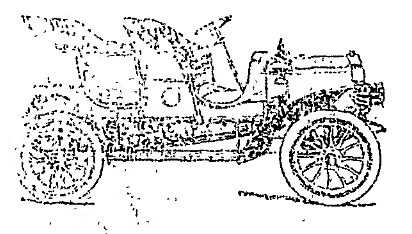












- Alors s'écria Chaverny, si vous ne voulez pas me laisser parler, dites-moi où est dona Cruz ! Je veux dona Cruz !

--Dona Cruz ! dona Cruz ! répéta-t-on de toutes parts ; Chaverny a raison, il nous faut dona Cruz !

Vous pourriez bien dire mademoiselle de Nevers, prononça sèchement Peyrolles.

Un long éclat de rire couvrit sa voix et chacun répéta :

--Mademoiselle de Nevers ! c'est juste ! mademoiselle de Nevers !

On se leva en tumulte.

Ma position... commença Chaverny.

Tout le monde se sauva de lui et courut à la porte par où dona Cruz était sortie.

Oriol ! fit la Nivelle, ici, tout de suite.

Le gros petit traitant ne se fit point prier. Il eût voulu seulement que cette familiarité n'échappât à personne.

— Asseyez-vous près de moi, ordonna Nivelle en bâillant à se fendre la mâchoire, et contez-moi l'histoire de Peau-d'Ane : j'ai sommeil.

- Il était une fois... commença aussitôt le docile Oriol.

--As-tu joué aujourd'hui ? demanda Cidalise à Desbois.

- Ne m'en parle pas ! sans Lafleur, mon laquais, j'aurais été obligée de vendre mes diamants.

—Lafleur ! Comment ?

- Lafleur est millionnaire depuis hier et me protège depuis ce matin.

—Je l'ai vu, s'écria la Fleury ; il a, ma foi ! fort bon air.

—Il a acheté les équipages du marquis de Bellegarde, qui est en fuite.

—Il a la maison du vicomte de Villedieu, qui s'est pendu.

—On parle de lui ?

-- Je le crois bien ! il a fait une chose adorable, une distraction à la Brancas ! Aujourd'hui, comme il sortait de la maison d'or, son carosse l'attendait dans la rue : l'habitude l'a emporté, il est monté derrière.

—Dona Cruz ! dona Cruz ! criaient ces messieurs.

Chaverny frappa à la porte du boudoir où l'on supposait que la charmante Espagnole s'était retirée.

—Si vous ne venez pas, menaça Chaverny, nous faisons le siège.

—Oui, oui, un siège !

—Messieurs, messieurs ! disait Peyrolles,

Chaverny le saisit au collet.

—Si tu ne te tais, toi, hibou, s'écria-t-il, nous nous servons de toi comme d'un bélier pour enfoncer la porte.

Dona Cruz n'était point dans le boudoir, dont elle avait fermé la porte à clé en se retirant. Le boudoir communiquait avec le rez-de-chaussé par un escalier dérobé. Dona Cruz était descendue au rez-de-chaussée, où elle avait sa chambre à coucher.

Sur le sofa, la pauvre Aurore était là toute tremblante et les yeux fatigués de larmes. Il y avait quinze heures qu'Aurore était dans cette maison. Sans dona Cruz elle fût morte de chagrin et de peur.

Dona Cruz était déjà venue deux fois la voir depuis le commencement du souper.

—Quelles nouvelles ? demanda Aurore d'une voix faible.

— M. de Gonzague vient d'être mandé au palais, répondit dona Cruz. Tu as tort d'avoir peur, va, ma pauvre petite sœur ; là-haut, ce n'est pas bien terrible ; et, si je ne te savais pas ici, inquète, triste, accablée, je m'amuserais de tout mon coeur.

—Que fait-on dans le salon ? Le bruit vient jusqu'ici.

—Des folies. On rit à gorge déployée, le champagne coule. Ces gentilshommes sont gais, spirituels, charmants... un surtout, que l'on nomme Chaverny.

Aurore passa le revers de sa main sur son front comme rappeler un souvenir.

—Chaverny, répéta-t-elle.

—Tout jeune, tout brillant ; ne craignant ni Dieu ni diable. Mais il m'est défendu de m'occuper trop de lui, interrompit-elle ; il est fiancé.

- Ah ! fit Aurore d'un ton distrait.

—Devine avec qui, petite soeur ?

—Je ne sais. Que m'importe cela ?

—Il t'importe, assurément. C'est avec toi que le jeune marquis de Chaverny est fiancé.

Aurore releva lentement sa tête pâle et sourit tristement.

-Je ne plaisante pas, insista dona Cruz.

— De ses nouvelles, à lui, murmura Aurore, ma soeur, ma petite Flor, ne m'apportes-tu point de ses nouvelles ?

- Je ne sais rien ; absolument rien.

La belle tête d'Aurore retomba sur sa poitrine, tandis qu'elle poursuivait en pleurant :

- Hier, ces hommes ont dit, lorsqu'ils nous attaquèrent : " Il est mort... Lagardère est mort."

—Quant à cela, fit dona Cruz, moi je suis sûre qu'il n'est pas mort.

—Qui te donne cette certitude ? demanda vivement Aurore.

—Deux choses : la première, c'est qu'ils ont encore peur de lui là-haut ; la seconde, c'est que cette femme, celle qu'ils ont voulu me donner pour mère...

—Son ennemie ? Celle que j'ai vue la nuit dernière au Palais-Royal ?

—Oui, son ennemie. D'après la description, je l'ai bien reconnue. La seconde raison, disais-je, c'est que cette femme le poursuit toujours ; son acharnement n'a point diminué. Quand j'ai été me plaindre aujourd'hui à M. de Gonzague du singulier traitement qu'on m'avait fait subir chez toi, rue Pierre-Lescot, je l'ai vue, cette femme, et je l'ai entendue. Elle disait à un seigneur en cheveux blancs, qui sortait de chez elle : " Cela me regarde, c'est mon devoir et mon droit ; j'ai les yeux ouverts; il ne m'échappera pas ; et, quand la vingt-quatrième heure sonnera, il sera arrêté, fallût-il pour cela ma propre main ! "

—Oh ! dit Aurore, ce ne peut-être que la même femme ! je la reconnais à sa haine, et voilà plus d'une fois que l'idée me vient...

---Quelle idée ? demanda dona Cruz.

---Rien, je ne sais, je suis folle.

---Il me reste une chose à te dire, reprit dona Cruz avec hésitation ; c'est presque un message que je t'apporte. M. de Gonzague a été bon pour moi ; mais je n'ai plus confiance en M. de Gonzague. Toi, je t'aime de plus en plus, ma pauvre petite Aurore.

Elle s'assit sur le sofa auprès de sa compagne et poursuivit :

---M. de Gonzague m'a certainement dit cela pour que je te le répète.

---Que t'a-t-il dit ? interrogea Aurore.

---Tout à l'heure, répondit dona Cruz, quand tu m'as interrompue pour me parler de ton beau chevalier Henri de Lagardère, j'en étais à t'apprendre, qu'on voulait te marier avec le jeune marquis de Chaverny.

---Mais de quel droit me marier ?

---Je l'ignore ; mais on ne semble pas se préoccuper beaucoup de la question de savoir si l'on a droit ou non. Gonzague a lié conversation avec moi. Dans le cours de l'entretien, il a glissé ces propres paroles : " Si elle se montre obéissante, elle sauvera d'un danger mortel tout ce qu'elle a de plus cher au monde."

---Lagardère ! s'écria Aurore.

---Je crois, répondit l'ancienne gitana, qu'on voulait parler de Lagardère.

Aurore cacha sa tête entre ses mains.

---Il y a comme un brouillard sur ma pensée, murmura-t-elle. Dieu n'aura-t-il pas pitié de moi ?

Dona Cruz l'attira contre son coeur.

---N'est-ce pas Dieu qui m'a mise là près de toi ? fit-elle doucement. Je ne suis qu'une femme ; mais je suis forte et je n'ai pas peur de mourir. S'ils t'attaquaient, Aurore, tu aurais quelqu'un pour te défendre.

Aurore lui rendit son étreinte. On commençait à entendre les voix tumultueuses de ceux qui appelaient dona Cruz.

---Il faut que je m'en aille ! dit celle-ci.

Puis, sentant qu'Aurore tremblait tout à coup dans ses bras :

---Pauvre chère enfant, reprit-elle, comme la voilà pâle !

---J'ai peur ici quand je suis toute seule, balbutia Aurore ; ces valets, ces servantes, tout me fait peur.

---Tu n'as rien à craindre, répondit dona Cruz. Ces valets, ces servantes savent que je t'aime ; ils croient que mon pouvoir est grand sur l'esprit de Gonzague.

Elle s'interrompit et parut réfléchir.

---Il y a des instants où je le crois moi-même, poursuivit-elle ; l'idée me vient parfois que Gonzague a besoin de moi.

A l'étage supérieur, le bruit redoublait.

Dona Cruz se leva et reprit le verre de champagne qu'elle avait déposé sur la table.

---Conseille-moi, guide-moi ! dit Aurore.

---Rien n'est perdu s'il a vraiment besoin de moi ! s'écria dona Cruz. Il faut gagner du temps...

---Mais ce mariage. Je préférerais mille fois la mort.

---Il est toujours temps de mourir, chère petite soeur.

Comme elle faisait un mouvement pour se retirer, Aurore la retint par sa robe.

---Vas-tu donc m'abandonner tout de suite ? dit-elle.

---Ne les entends-tu pas ? Ils m'appellent. Mais, fit-elle en se ravisant tout à coup, t'ai-je parlé du bossu ?

---Non, répondit Aurore. Quel bossu ?

---Celui qui me fit sortir d'ici hier au soir par des chemins que je ne connaissais pas moi-même ; celui qui me conduisit jusqu'à la porte de ta maison, il est ici !

---Au souper ?

---Au souper. Comme je suis souvenue de ce que tu m'as dit, de cet étrange personnage, qui seul est admis dans la retraite de ton beau Lagardère.

---Ce doit être le même ! fit Aurore.

---J'en jurerais. Je me suis rapprochée de lui pour lui dire que, le cas échéant, il pouvait compter sur moi.

---Eh bien !...

---C'est le bossu le plus bizarre qui ait abusé jamais du droit de caprice. Il a fait semblant de ne me point reconnaître ; impossible de tirer de lui une parole. Il était tout entier à ces dames qui s'amusaient de lui et le faisaient boire furieusement, si bien qu'il est tombé sous la table.

---Il y a donc des femmes en haut ? demanda Aurore.

---Je crois bien, répondit dona Cruz.

---Quelles femmes ?

---Des grandes dames, répliqua la gitanita de bonne foi ; va, ce sont bien là les Parisiennes que j'avais rêvées dans notre Madrid. Les dames de la cour, ici, chantent, rient, boivent, jurent comme des mousquetaires. C'est charmant.

---Es-tu bien sûre que ce soient des dames de la cour ?

Dona Cruz fut presque offensée.

---Je voudrais bien les voir, dit encore Aurore ; sans être vue, ajouta-t-elle en rougissant.

---Et ne voudrais-tu point voir aussi ce joli petit marquis de Chaverny ? demanda dona Cruz avec un peu de moquerie.

---Si fait, répondit Aurore simplement ; je voudrais bien le voir.

La gitana, sans lui donner le temps de la réflexion, la saisit par le bras en riant et l'entraîna vers l'escalier dérobé. Là, les deux jeunes filles n'étaient plus séparées de la fête que par l'épaisseur d'une porte. On entendait vingt voix qui criaient, parmi le choc des verres et les éclats de rire :

---Faisons le siège du boudoir. A l'assaut, à l'assaut.

## VII

### UNE PLACE VIDE

M. de Peyrolles, représentant peu accrédité du maître de céans, voyait son autorité complètement méconnue. Chaverny et deux ou trois autres lui avaient déjà demandé des nouvelles de son oreille. Il était désormais impuissant à réprimer le tumulte. De l'autre côté de la porte, Aurore, plus morte que vive, regrettait amèrement d'avoir quitté sa retraite. Dona Cruz riait, l'espiègle et l'intrépide. Il eût fallu pour l'effrayer bien autre chose que cela. Elle souffla les bougies qui éclairaient le boudoir, non point pour elle, mais pour que, du salon, personne ne pût voir sa compagne.

---Regarde, dit-elle en montrant le trou de la serrure.

(A continuer)

## THE CANADIAN BANK OF COMMERCE

Etablie en 1867 par un acte du Parlement.

**Bureau Principal, - - - - - Toronto, Ont.**

HON GEO. A. COX, Président. B. E. WALKER, Gérant Général

| | |
|---|---|
| CAPITAL ET RÉSERVE, - - - - - - - - | $14,500,000 |
| DÉPOTS, - - - - - - - - - - - - - - | 72,000,000 |
| RESOURCES, - - - - - - - - - - - - - | 95,000,000 |

Cette banque a des succursales dans tous les centres importants du Canada et des Agents dans tout l'univers.

Transaction d'affaires de Banque.

DÉPARTEMENT D'ÉPARGNES, dépôts reçus de $1.00 en montant et intérêt alloué aux taux courants.

**Succursale d'Edmonton, - - - T. M. TURNBULL, Gérant**

## Qui fait la pluie ?

On dit que la pluie de ces jours derniers a eu pour cause un fait bizarre. Il parait que M. R. Hatfield, des Odouces, craingnant une sècheresse, a adressé une harangue mordante aux pommes de terre de cette province. Ces pommes de terre ont été extrément touchées, elles ont ouvert les yeux au danger, elles ont pleuré, de là, la pluie.

Si la mort vient vous surprendre, faites en sorte qu'il reste quelqu'argent pour vos enfants. Ecrivez-moi ou venez me voir pour votre assurance.

**J. ALMON VALIQUETTE**

Coin des rues Jasper et MacDougall.

Inspecteur pour la province d'Alberta de la **Crown Life Insurance Co.**

**ARGENT A PRETER — — — — — REAL ESTATE.**

## NOTES LOCALES

Le gérant général de la " Hudson Bay Knitting Co., " dont le bureau principal est à Montréal, était à Edmonton la semaine dernière. Cette compagnie a des succursales à Winnipeg et à Calgary et on croit que la visite du gérant amènera l'établissement d'une succursale ici.

Le premier camp annuel du régiment de cavalerie qui vient d'être formé, commencera le 19 de juin.

Le régiment est composé de trois escadrons, A, B et C, appartenant respectivement à Edmonton, Strathcona et Fort Saskatchewan. Le camp durera une douzaine de jours et sera levé après avoir été passé en revue par le lieutenant-gouverneur.

Une serre chaude, longue de cent cinquante pieds sur cent dix de profondeur sera prochainement construite sur la onzième rue, entre la rue Jasper et l'avenue Vistoria. Cette serse sera une des plus grandes de l'Ouest et coutera à M. Ramsay, le propriétaire, la jolie somme de dix mille piastres.

Une nouvelle compagnie vient d'être formée pour le commerce des fruits à Edmonton, sous le nom de " Edmonton Fruit and Produce Company.' Cette compagnie commencera immédiatement les affaires et a loué la bâtisse qui sert pour le jeu de curling durant l'hiver, à cet effet, en attendant la construction d'un superbe établissement en brique, pour lequel le contrat est donné.

Les principaux actionnaires sont R. J. Hamilton, jusqu'ici gérant de la maison Oscar Brown Co., et J. G. Moody, ancien propriétaire de la " Rossland Fruit and Produce Company. "

On parle de la construction d'un théâtre sur la rue MacDougall, à côté du bureau de poste. C'est un Mons. Ross, de Minneapolis, qui construira et exploitera ce théâtre où il fera venir les meilleures troupes américaines de vaudeville. La bâtisse aura 80 par 30 pieds et pourra facilement recevoir quatre cents spectateurs. M. Ross prétend pouvoir ouvrir son théâtre dans moins d'un mois.

M. Thos Henderson, agent du télégraphe, et M. Wm. Dunn, agent des billets, pour le Canadian Northern, sont arrivés à Edmonton vendredi dernier.

Le nouveau bureau du C. N. R., dans l'édifice Norwood est presque terminé et ces messieurs en prendront possession dans quelques jours.

Les jeunes gens qui s'occupent de l'organisation du " Young Men's Christian Association " nous disent que les affaires vont bien et que la bâtisse qui servira pour le club pourra probablement être inaugurée vers le jour de l'an. Cette construction sera en brique, 100 par 60 pieds et comprendra des salles de billards, de lecture, d'assemblées, jeux de quilles, bains, bureau, bibliothèque, gymnase, etc.

Déjà $11,000. ont été souscris, par souscription privée, sur les $60,000. qu'il faut.

M. Réné Lemarchand, le populaire marchand de la rue Jasper, vient de recevoir tout une consignation d'articles de coutellerie provenant des plus grandes fabriques d'Angleterre et de France. Comme ces articles ont été achetés par M. Lemarchand lui-même, lors de son dernier voyage en Europe, on peut être assuré de la qualité supérieure de ces marchandises. Ensuite, étant allé lui-même faire ces achats, il a pu obtenir des conditions plus avantageuses et, partant peut les vendre beaucoup meilleur marché.

L'arpenteur fédéral J. B. St-Cyr, est parti hier matin pour diviser le terrain dans le district du Fort Vermillon, région de la Rivière à la Paix.

M. Aumond, d'Ottawa est arrivé ces jours derniers à Edmonton.

M. Horace Bélanger, autrefois propriétaire de l'hôtel " Mountain Hill " à Québec, est arrivé ici lundi, avec son épouse et son jeune fils. Ils logent à l'hôtel St-James.

L'attention de nos lecteurs est attiré sur l'annonce de la Banque Molson, qui parait en dernière page.

Cette banque a ouvert ses bureaux sur l'avenue Jasper, en face du Magasin de Révillon Frères. Les Canadiens qui ont de la difficulté à parler l'anglais pourront régler leurs affaires là, plus facilement qu'ailleurs, en s'adressant à M. Lefrançois, payeur.

Comme nous l'annoncions la semaine dernière, on organise un bataillon scolaire pour nos petits canadiens. Voici plus amples informations à ce sujet. Ce bataillon sera sous la direction de la Mission, et tous les petits garçons qui ont du poil aux pattes peuvent en faire partie, en s'adressant au Rev. Père Hétu. On a commandé de jolis uniformes pour nos futurs pious-pious. Chaque enfant devra payer son uniforme, une bagatelle ($6.00) qui deviendra, alors, sa propriété personnelle.

C'est le sergent Jean Benoit qui sera chargé de l'instruction militaire.

Nous espérons que tous les petits Canadiens s'enrôleront dans le bataillon.

Allons voir s'il y a de " l'étoffe du pays " à Edmonton.

## CHAS. CAMPBELL

**Boulanger et Confiseur.**

**Epiceries et Fruits de Choix.**

**RUE JASPER**

A l'ancien poste de la libraire Douglass. EDMONTON

## L. V. LAPORTE,

**Marchand Tailleur.**

Ouvrira le, ou vers le 1er mai 1906, un magasin de Marchand Tailleur, sur la deuxième rue, vis-à-vis du patinoir.

M. Laporte est un tailleur de plusieurs années d'expérience dans les meilleures maisons de Boston et Montréal.

M. Laporte s'occupera aussi des réparations, nettoyages, repassages et pressages d'habits. Procédés nouveaux. Satisfaction garantie.



Four leading features of a piano are the touch, tone, volume and finish. In these the

## HEINTZMAN & CO. PIANO

(MADE BY YE OLDE FIRME OF HEINTZMAN & CO.)

excells all others. This piano is the creation of a house whose ideals of artizanship for more than fifty years have ever been the highest.

**A piano out of the ordinary. A piano that has reached a pitch of excellence away from the others.**

SEULS AGENTS

**DOUGLAS Co., Ltd.**

EDMONTON et STRATHCONA.

## LA BANQUE MOLSON.

INCORPORÉE EN 1855

**Bureau principal : Montréal.**

| | |
|---|---|
| **Capital - - -** | $ 6,000,000. |
| **L'actif - - -** | 30,000,000. |

Transaction d'affaires générales de banque.

Argent remis dans tous les parties du monde au plus bas tarif. Succursales dans tout le Dominion et principalement dans la province de Québec.

### Département d'Epargnes

Intérêt, au plus hauts taux courants, alloué à partir de la date du dépôt.

**Succursale d'Edmonton, vis-à-vis Révillon Frères.**

**G. W. Swaisland**, GÉRANT. **J. O Lefrançois**, PAYEUR

## Petites Annonces

**AVIS**—Mr. A. Riopel, de Morinville, désire informer le puble qu'il se chargera de faire des ventes à l'encan. Conditions faciles. Satisfaction garantie. S'adresser

**A. Riopel, Morinville**

**PRESSE A FOIN.** M. E. LOISEAU de Morinville est possesseur d'une presse à foin et désire informer les cultivateurs des environs qu'il se chargera de presser leur foin à des prix raisonnables.

**ACCORDEUR DE PIANOS.** M. G C. Jones, de la maison Astley-Jones Piano & Organ Co., accorde les pianos de nos musiciens depuis sept ou huit ans. Avez-vous besoin de faire accorder le vôtre ?

**Boulanger,** Monsieur Joseph Roy, de Morinville, désire informer le public de cet endroit que son installation est à peu près terminée et qu'il sera prêt dans quelques jours à remplir toutes les commandes qu'on voudra bien lui donner, en fait de patisseries et confiseries.

**Servante demandée** — Pour maison privée : bons gages. S'adresser au journal.

**Forgeron demandé** — Pour le village de Beaumont, Alta. Bon poste. S'adresser au Courrier de l'Ouest — Edmonton, Alts.

## Richelieu Livery Stable

PENSION, VENTE ET LOCATION de CHEVAUX

Remise pour chevaux et voitures

OUVERT JOUR ET NUIT

**J. LESSARD et M. DARRIGAN**
**Propriétaires**
**TÉLEPHONE 306**

## GEO. H. GRAYDON,

**Pharmacien.**

Prescriptions, Médecines Brevétées, etc.

Brosses, articles de toilettes ;

Kodaks et Cameras, Plaques Photographiques, etc., etc.

**Jasper Ave. Bloc Sandison.**

**GEO. H. GRAYDON.**

**Lisez**

## L'Album Universel

Journal des Familles

**5 centins**

" The Canada Life Investment Department "

## Argent à prêter

Sur fermes en exploitation aux taux d'intérêt courants.

Hypothèques et débentures d'écoles achetées.

**W. S. ROBERTSON**

Bureau du Shérif EDMONTON

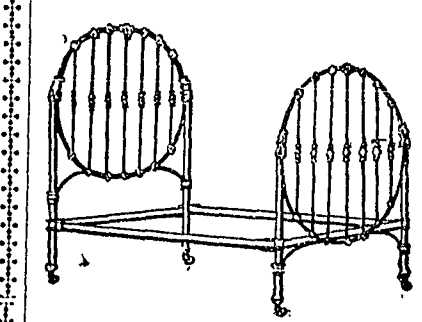
## LAROSE & BELL

**Commerçants de Chevaux.**

Ont toujours en vente plusieurs bons Chevaux.

Une visite est sollicitée.

## Meubles, Meubles,



Nous venons de recevoir un lot de Couchettes en fer, derniers modèles. Tous les prix.

Notre assortiment de Meubles de ménage est le plus complet de la ville.

Venez nous voir en passant.

## Blowey-Henry Co.

**AVE. JASPER EDMONTON**

**" THE CASH JEWELER "**

## KENNETH C. PICKEL

**Horloger, Bijoutier**

**Avez-vous**

une montre ou quelqu'article de bijouterie à faire réparer ? Dans ce cas je me chargerai avec plaisir de ce travail. Je suis le seul bijoutier, à Edmonton, qui parle français et je voudrais vous connaître.

AVENUE JASPER

Vis-à-vis la nouvelle bâtisse de la Banque des Marchands.

## JONES & MITCHELL

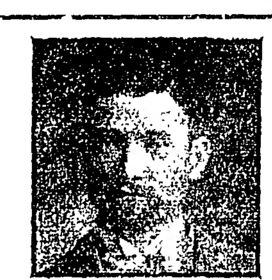
**ENCANTEURS**

se chargent de ventes à l'encan à la la ville ou à la campagne.

SPECIALITE—Ventes de fermes ; Conditions sur demande.

Des chevaux, vaches, instruments aratoires, etc., seront vendus sur la place du marché, tous les mercredis à 2 heures p. m.

Les samedis à 7.30 p. m. encan de meubles aux salles d'encan, voisines de l'hôtel St-Elmo, Ave. Fraser



**BERNARD LOUGHRAN**

**encanteur,** se chargera de faire des ventes a l'encan, à la ville ou à la campagne. Il fera des ventes tous les samedis et vendredis, à 3 hrs p.m., sur la place du marché, à Edmonton

Je me chargerai de vendre des animaux à seulement 3 pour cent de commission.

**Bureaux** — International Land Co. & Dominion Dining Hall,

Queen's Avenue :

BERNARD LOUGHRAN

**THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY**

**Atelier de Photo-gravure**

Ce titre, acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriéte de " l'Album Universel." Cet atelier est installé dans le même local que " l'Album Universel " au No 51, rue Ste-Catherine Ouest, coin de la rue St-Urbain. Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

**Le Département de Photo-grade " l'Album Universel "**

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre emploi un excellent artiste, spécialiste venu de Paris, qui comprend parfaitement les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé " Day," grain, etc.

Spécialité : Catalogue qui exige le meilleur goût et la plus grande attention. Veuillez écrire et demander nos prix.

**THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY**

51, rue Ste-Catherine Ouest, coin St-Urbain
MONTREAL

**E. MACKAY, Propriétaire**

LE COURRIER DE L'OUEST,
Edmonton, Alta.,
Agent.

| | | |
|---|---|---|
| **L'Actif dépasse quatorze millions de dollars** | **ARGENT à PRETER** | **Le Capital et surplus dépassent cinq millions de dollars** |

## CREDIT FONCIER F. C.

Société établie en 1881

**Argent à prêter** sur terres en culture, propriétés de ville. **Prêts** aux Corporations municipales et scolaires. **Achat** de débentures et de créances hypothécaires. **Taux d'intérêt** bas, conditions de remboursement avantageuses, expédition rapide des affaires.

**De BLOIS THIBAUDEAU, Agent**

**JASPER AVE., En face des Magasins de la Baie d'Hudson EDMONTON**

# Liquidation!

Grande Vente au magasin de

## LARUE & PICARD

MM. LARUE & PICARD désirent informer le public qu'ils ont décidé de vendre tout leur stock de MARCHANDISES SÈCHES, MERCERIES, CHAUSSURES, Etc., à 10 pour cent au dessous du prix coûtant, et les EPICERIES au prix coûtant.

## La Vente commencera le 2 Avril

et continuera jusqu'à ce que le tout soit écoulé.

Pendant la vente, le magasin uvrira à 8.30 a.m. tous les matins et fermera à 6 p.m. précises.

Cette vente sera une fameuse opportunité pour le public, qui pourra acheter ce dont il a besoin à des prix extraordinairement bas. Il n'y a jamais eu à Edmonton de vente à sacrifice comme sera celle de LARUE & PICARD, commençant le 2 avril.

Aucune marchandise ne sera envoyée " en approbation " durant la vente.

Venez de bonne heure et faites votre choix.

## LARUE & PICARD

Magasin de la Feuille d'Erable

**Avenue Jasper, Edmonton**

## RENE LEMARCHAND

### Objets de piété.

Souvenirs de Première Communion.

Ayant acheté ces articles en fabrique, pendant mon séjour en France, et les ayant apportés avec moi, ce qui sauve le freight, je puis vendre dans les meilleures conditions.

Coutellerie fine des vieux pays.

**Rasoirs, canifs, tondeuses, brosses à barbe, strops, etc.**
**Ciseaux pour tailleurs, couturières, modistes.**
**Spécialité de ciseaux pour barbiers.**

## PIPES

Assortiment considérable de pipes. Pipes Peterson depuis $1.25

Pipes ambre et écume de mer : $5.00 Pipes bruyère, ambre, etc. depuis 25cts.

## RENE LEMARCHAND

**Block Deggendorfer,** vis-à-vis le magasin de la **Baie d'Hudson.**

**Boite aux lettres 596, Téléphone 362.**

## The Traders Bank of Canada.

Etablie en 1885, par un acte du gouvernement.

**Bureau principal, Toronto, Ontario.**

C. D. Warren, Président ; W. S. Strathy, Gérant Général.

| | |
|---|---|
| **Capital payé - - - - - - - -** | **$3,000,000.** |
| **Fond de réserve - - - - - - -** | **1,100,000.** |
| **L'actif dépasse - - - - - - -** | **25,000,000.** |

Intérêt alloué sur dépôts de $1.00 en montant, aux plus hauts taux d'intérêt courants, composés semi-annuellement.

Transaction générale des affaires.

**Succursale d'Edmonton, Ave. Jasper, près de la 1ère rue.**

**T. F. S. Jakson,**
GÉRANT.